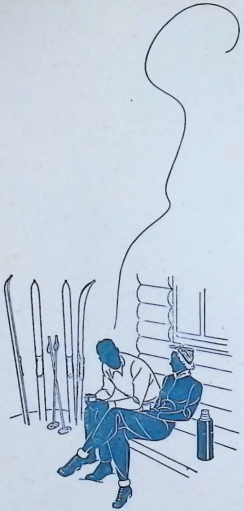
Roman : LA ROBE DU SOIR, par Gab de Montmorency Février 1938

LE FILM

10c

JACQUELINE DAIX



"Où sont passés Robert et Marie ?"
"Ils flânent dans la montagne en fumant des Sweet Caps !"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

FEVRIER 1938

AU NUMERO .. .. 10 cents
ABONNEMENT $1.00

Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Membres de l'A. B. C.

Volume 19, No7

975, RUE DE BULLION
MONTREAL, CANADA
Tél. : PLateau 9638

EN VENTE LE DEUXIEME SAMEDI DE CHAQUE MOIS

Le tour du monde dans un fauteuil de cinéma

Un des attraits les plus sûrs du cinéma, c'est la facilité avec laquelle il nous promène à travers le monde ; grâce à lui, se fixent en notre souvenir de beaux paysages que nous ne pourrons jamais connaître autrement ; grâce à lui, nous pouvons, tandis que la rue est livrée à la pluie, à la boue et à l'humide grisaille, ou tandis que l'inquiétude du monde occidental pèse lourdement sur nous, retourner vers ces contrées lointaines quasi imaginées dont nous possédons tout au moins en nous l'image précise, délicieuse et fortunée.

C'est pourquoi le film romanesque, récit de belles histoires d'amour, se déroulant dans de beaux paysages, a toujours trouvé, près du cœur secret du public, le meilleur, le plus chaleureux accueil.

Il y a, bien entendu, là comme ailleurs, des favoris et des ignorés, des pays trop fréquentés par la camera et d'autres injustement oubliés.

En Europe, les pays préférés des réalisateurs, c'est, sans conteste, la Côte d'Azur et Venise ; aux accents d'une barcarolle, couché au fond d'une gondole, le spectateur voit émerger des eaux la blancheur de Notre-Dame de la Salute, il connaît les rios obscurs, les lagunes, les voies solitaires, au long des jardins de Venise, si belle toujours, et dont les étonnantes merveilles attirent à elle le monde entier.

Les montagnes du Tyrol enferment un autre monde ; celui des prairies blondes, ou d'étranges petites filles se font des confidences de grandes personnes, où, sous le toit à grande pente des chalets montagnards, un amour immortel commence sa triste chanson ; vers l'Est, les immenses plaines hongroises, dont la vie se rassemble autour des puits à longues perches, voient toujours de beaux uniformes et de pittoresques costumes, tandis que retentit sur l'aire le bondissement de la czarda. Continuons la route : voici la Pologne et ses forêts, sa neige et ses loups, ses demeures seigneuriales, ses drames et ses révoltes ; la Russie s'ouvre, immense, démesurée ; que choisir de celle d'hier ou d'aujourd'hui ? dansera-t-on parmi les aigrettes et les chamarrures, ou martèlera-t-on le *trepak* ? Se joindra-t-on à une chasse joyeuse ou à un meeting ? Russie blanche, Russie rouge, diversement, mais sans cesse, elle a inspiré et inspire encore les scénaristes de tous les studios du monde.

Depuis que l'écran parle, nous ne savons plus grand'chose des pays scandinaves, et nous le regrettons fort.

Mais revenons au pays du roman, au royaume de la convention acceptée, de l'exotisme devenu classique ; voici les films d'Afrique, au son aigre des flûtes indigènes, somnolentes et nostalgiques ; le Sahara, souvent hanté par les cinégraphistes et qui a connu, par deux fois, la course hallucinée de Saint-Avit à la poursuite de son rêve ; et voici la torpeur des grandes forêts équatoriales, le pays mystérieux encore, où règnent le sorcier et son fétiche, pays dont on n'a pas encore abusé, pays où il y a encore tant à faire.

Les films d'Asie, eux, sont déjà plus nombreux ; Chine, Indochine, Japon. Vos femmes furent aimées ou délaissées par le Blanc, tandis que la femme pâle aimait ou fuyait l'Asiatique épris d'elle ; mais le beau temps de l'aventure nipponne remonte bien loin ; au temps du muet, Sessue Hayakawa aima, souffrit, tua et mourut devant nos yeux, gravant en nous, inoubliables, les souvenirs de certains regards, de certains gestes : auprès de lui, un peu en arrière, un doux visage de femme : sa femme, Tsuru Aoki.

Ni *Madame Butterfly*, en dépit de Sylvia Sydney, ni *Shanghaï-Express*, ni *The Great Wall*, ni *La Bataille*, avec Charles Boyer, ne purent nous faire oublier Sessue Hayakawa unique ; Européens isolés en pays jaune, les personnes d'*Au bout du monde* nous apprirent ce que l'on pouvait tirer des circonstances nouvelles, des nouvelles conditions de vie. Mais revenons au domaine de la fantaisie.

Chine, Japon et l'immense Pacifique ; poésie des Iles, leur indéfinissable magie, et la moiteur chaude des Tropiques. *Pluie*, de Somerset Maugham, drame bien exotique, où se superposent deux visages diversement sensuels de Gloria Swanson et de Joan Crawford ; d'où surgit ce paradis perdu que fut Tahiti, reine charmante et embaumée qui hante nos rêves ; de *Tabou* à *L'Ile du Trésor* et à *Mutiny of the Bounty*, la beauté des pays merveilleux n'a point cessé d'alimenter les songes et les désirs des hommes.

Nous aimons donc les films qui nous emmènent loin, parce qu'ils satisfont ce besoin d'évasion qui nous agite ; alors seulement un pays lointain, un cadre exotique prennent toute leur puissance, toute leur force de poésie.

LUCIENNE ESCOUBE

Voilà un réarmement qui n'est pas bien dangereux ! Surtout avec de la neige "en ouate", comme celle-ci. Et ça permet à Marie Wilson et à Jane Wyman de montrer leurs jambes.

ANNABELLA

La gentille artiste française est ici photographiée à la porte de son home californien où son mari, Jean Murat, vient de la rejoindre.

Annabella à Hollywood

La culture et l'esprit français sont haut cotés en Amérique — Annabella dans sa loge à Twentieth Century-Fox.

par
LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Correspondante du " Film " à Hollywood

— Bonjour, Annabella ! . . .

— . . . Bonjour . . . ?

— Madame . . .

— Non pas « madame », votre nom comme le mien ?

— Oh ! je ne porte pas un grand nom comme celui que vous illustrez au théâtre et à l'écran ; on m'appelle simplement « Louise ».

— C'est délicieux, vous portez le nom de l'héroïne de l'un de nos plus gracieux opéras.

Pendant quelques minutes, nous causons comme deux femmes qui se rencontrent par un hasard heureux, et qui prennent intérêt l'une à l'autre. Annabella et Jean Murat font une charmante paire, et un ménage très heureux ; tout cela se lit clairement dans les yeux et les intonations émues de la charmante française lorsqu'elle me raconte brièvement et, « chut », sous le couvert de la discrétion, diverses étapes de sa vie bien à elle.

— Cela, il ne faut pas le livrer au public, n'est-ce pas ? supplie l'adorable vedette de *Soir de rafle* ; *Mademoiselle Josette, ma femme* ; *Paris-Méditerranée* ; *Gardez le sourire* ; *La bataille*, et tant d'autres.

« Un de mes bonheurs fut d'aller jouer en Angleterre. Il me semblait que c'était là la consécration du talent.

« On s'imagine si facilement que la scène du voisin est tellement plus belle et meilleure que celle sur laquelle nous jouons présentement nos plus beaux rôles. » C'est sans doute au théâtre comme dans la comédie humaine, fais-je, *in petto*.

En vérité, Annabella frappa le grand « hit », en Angleterre, dans *Wings of the Morning*. C'est là que Darryl F. Zanuck, directeur des Studios Fox en Amérique l'engagea à venir à Hollywood. C'est son deuxième voyage dans la capitale du film où elle fit sa première apparition dans la version française de *Caravane*.

— Et quel est l'aspect le plus agréable de l'Amérique ?

— Vous voulez dire . . . de l'Américain ?

— Si vous aimez . . .

— Ceux que je préfère sont les auteurs américains, les écrivains que je lis volontiers, tout d'abord pour améliorer mon anglais, et ensuite parce que les romanciers des Etats-Unis m'intéressent beaucoup.

A part ce passe-temps, la blonde actrice préfère par-dessus tout la vie du home. Elle porte des souliers à talons bas et elle est une sportive accomplie. Les sports d'hiver sont ses favoris : le ski, le patin et le toboggan.

A l'instar des grands acteurs ou écrivains, elle donna très jeunes des signes de la carrière brillante qu'elle embrasserait plus tard. « Enfant, dit-elle, je n'aimais rien tant que jouer aux répétitions de prises de vues. Je n'avais jamais assisté à la réalisation d'un film, mais je m'imaginais que cela devait se passer ainsi. Naturellement, j'étais toujours l'héroïne, et la scène se déroulait au fond du jardin, à l'entrée du poulailler dont nous couvrions la porte du réglementaire drap blanc. »

Un jour, son père qui est le directeur d'une publication hebdomadaire de Paris recevait plusieurs amis à déjeuner. C'était précisément au moment où Annabella se rongeait d'envie, si l'on peut dire, d'avoir un rôle au cinéma. L'un des visiteurs, voyant la mine pensive de la jeune fille s'en inquiéta. Et son père répondit que sa fille perdait l'appétit parce qu'elle rêvait de devenir actrice de cinéma. (*Suite page* 45)

Depuis son arrivée aux Etats-Unis, ANNABELLA apprend à estimer les romanciers américains que nous nous faisons fort d'ignorer . . .

JEAN GABIN

L'un des plus beaux talents du cinéma français. Homme franc, viril, il a le cynisme des êtres pour qui la vie n'a pas été tendre.

Ma visite chez Jean Gabin

par

Juliette Cabana

Correspondante du " Film " à Paris

J'ai été quelque peu surprise en apprenant que Jean Gabin habitait Neuilly, l'une des banlieues résidentielles les plus élégantes de Paris.

Ma surprise augmente en pénétrant chez lui. Je ne suis pas ici dans le studio d'un artiste mais dans le luxueux appartement d'un grand bourgeois cossu. Des fauteuils de soie beige, des bibelots précieux et des toiles de maîtres décorent un authentique salon Louis XV.

Espérais-je le trouver dans un coin de la Kasbah ou dans une paillote africaine ?

Où est Pépé le Moko, Mick, le prisonnier de la *Grande Illusion*, et le « mauvais gars » de tant de films à succès ?

Je découvre avec stupeur un Jean Gabin pas du tout « tough guy », mais gentleman, charmant, très doux, câlin même.

Je le dévisage pour découvrir en lui quelque ressemblance avec ses personnages. Sa taille ? Oui, peut-être. Il est grand, fort, puissant. Mais il se tient élégamment et en marchant ne roule pas les épaules. Son visage ? Sa chevelure, striée de fils blancs de l'effet le plus aristocratique, ne rappelle en rien celle — hirsute, désordonnée — qu'il montre dans ses films. Il n'a point aux lèvres ce rictus gouailleur, ni ces coups d'œil obliques de bête traquée qu'il a si souvent à l'écran.

Vraiment, je ne retrouve que ses yeux — ses yeux de bon chien — et sa voix, cette voix âpre, mélodieuse et sourde qui est son plus grand charme. Je suis un peu émue quand, de cette voix qu'il semble avoir gardée des mauvais jours, il me parle simplement de sa vie, de sa carrière, de ses projets.

— Vous savez que je suis un enfant de la balle ! *Understand ?* Je veux dire que je suis un gosse du théâtre et du caf' con' ! Mon père et ma mère firent longtemps du café-concert avant d'aborder le music-hall. Tour de chant, numéros de fantaisie . . .

Sa voix s'assourdit un peu :

— J'étais tout gosse quand j'ai perdu ma mère. A 14 ans, je suis resté seul. J'ai dû me débrouiller et faire tous les métiers de ceux qui n'en ont pas. A 17 ans, je suis entré comme lamineur dans une fonderie de Beaumont. Un dur travail. Un beau travail. Je battais le fer rouge au marteau. Dans les jours d'ennui, de découragement, je pense souvent au Gabin de ces mauvais jours. Et c'est pourtant le forgeron qui redonne du cran au Gabin d'aujourd'hui. « De quoi te plains-tu ? lui dit-il. Rien ne t'était dû de ce qui t'est arrivé ! Rien n'est dû à personne. Il faut tout conquérir, tout gagner ! »

« J'avais un rêve : devenir mécanicien de chemin de fer. Rien ne me semblait plus beau de conduire une grosse machine. Aujourd'hui encore je ne puis voir un train sans avoir la tentation de conduire moi-même la locomotive. Je pense d'ailleurs tourner un film sur une locomotive parmi les mécaniciens et les chauffeurs que je souhaitais jadis d'avoir pour camarades.

« Mais mon père qui m'aimait bien voulait que je monte sur les planches. Mais j'avais un trac épouvantable. J'avais peur du public et j'ai toujours peur. Je finis cependant par céder à ses instances et je commençai à apprendre quelques chansonnettes de café-concert. Maurice Chevalier était mon dieu ! J'ai toujours beaucoup d'admiration pour lui. Lorsque je crus que mes chansons étaient au point, j'allai visiter les agences, je courus les cafés de la banlieue. On me faisait auditionner et on me répondait presque toujours · « Très bien ! On vous écrira ! » Et, bien entendu, on ne m'écrivait jamais !

Sous le regard audacieux de Jean Gabin, RENEE SAINT-CYR ne peut que baisser pudiquement les yeux . . .

« Je débutai enfin à Saint-Denis, un beau coin de la banlieue populeuse, ouvrière de Paris. Et puis un jour le succès vint. Je fus engagé à 1200 francs par mois au *Moulin-Rouge*. C'était la fortune, du moins à mes yeux. Ceci se passait en 1929. Je fis ensuite une tournée en Amérique du Sud et en rentrant à Paris je jouai dans une opérette aux Bouffes-Parisiens. Au début du parlant, je chantai dans quelques films. Ce fut ensuite *La Bandera*, *Maria Chapdelaine*, etc.

— On dit que vous n'aimez tourner que des rôles de « mauvais garçon ». Pourtant dans votre dernier film : *Le Messager*, vous êtes un autre homme, un type très bien . . .

— Si j'ai accepté de tourner ce rôle, c'est que le personnage m'a beaucoup plû. Et puis, j'ai voulu prouver que j'étais capable de faire autre chose que mes rôles habituels.

— Comment se fait-il que vous ayez refusé un engagement à Hollywood, alors que c'est généralement le plus grand désir de tous les artistes ?

— J'ai refusé pour plusieurs raisons. D'abord parce que je suis très *cabochard*, je crains de ne pouvoir m'adapter à la discipline américaine, ensuite parce que je ne connais pas assez l'anglais. Enfin et surtout parce que j'ai plusieurs projets de films à réaliser en France. Et puis je n'aime pas la cuisine d'outre-Atlantique, voilà la vérité !

— Cette raison me paraît la meilleure !

— D'ailleurs, poursuit Gabin, mieux vaut être le premier dans son village que le second à la ville. Ici, je connais mon public et je crois connaître assez bien mon métier pour savoir que c'est en France (*Lire la suite page* 45)

Un nouveau couple romantique de l'écran américain : CESAR ROMERO et PHYLLIS BROOKS. On les a vus ensemble pour la première fois dans " Dangerously Yours ".

JEAN HERSHOLT, qui excelle dans les rôles de composition.

Une rencontre " historique " : SONJA HENIE, la fée du patin, TYRONE POWER, don Juan pour femmes pâles, et GRACIE FIELDS, vedette anglaise, font connaissance aux studios 20th Century-Fox.

CINEMA AMERICAIN

Le plus dur moment de leur carrière

Quel fut le moment le plus difficile de votre carrière ?

Cette question qui fut posée récemment à plusieurs de nos grandes vedettes de l'écran a donné des réponses bien différentes.

Jean Arthur n'a pas une seconde d'hésitation pour avouer qu'elle n'a jamais autant souffert que pendant la réalisation de *Buffalo Bill*. Elle admet que Cecil B. de Mille est la ville un homme charmant mais qu'une fois sur le plateau il devient un véritable tyran.

Irene Dunne nous dit qu'elle n'eut jamais autant de mal à travailler qu'après avoir perdu sa mère, le chagrin qu'elle éprouva lui rendant tout travail pénible. Marlène Dietrich range parmi les mauvais souvenirs la lutte qu'elle dut soutenir contre des admirateurs trop enthousiastes pendant un de ses séjours à Londres.

Rouben Mamoulian qui a pourtant derrière lui une longue carrière de metteur en scène tant au théâtre qu'à l'écran, prétend qu'il n'a jamais eu autant d'efforts à fournir que pendant la réalisation de *La Furie de l'Or Noir*. « Heureusement, ajoute-t-il, que je suis satisfait du résultat final et que le film répond entièrement à ce que j'attendais du scénario ».

Claudette Colbert ne pense pas sans frémir aux scènes qu'elle dut tourner dans *Cléopâtre* en compagnie d'un serpent. « Bien que je n'ignorais pas que je n'avais aucun risque à courir, je dus néanmoins surmonter un dégoût compréhensible à quiconque ne peut supporter le contact d'un serpent. »

■ ■ ■

■ Leslie Howard est un pur Londonien d'aspect et de naissance. Après ses études au Dulwich College, il entra dans la carrière théâtrale ; il créa et écrivit de nombreuses pièces sur les scènes anglaises. Mais ses débuts avaient été peu encourageants ; comme on lui répétait qu'il n'avait aucun talent, il s'engagea dans une banque. Mais la guerre, au cours de laquelle il fit tout son devoir, changea une fois de plus ses projets. Après la démobilisation, il revint à ses premières amours : son premier rôle fut dans une reprise de *Peg O' My Heart*. Il joua aussi sur les grandes scènes new-yorkaises ; c'est là que la Warner alla le chercher pour tourner dans *Outward Bound*. Leslie Howard est un enragé photographe amateur. Excellent joueur de polo, comme tout Anglais qui se respecte, très habile au tennis, comme tout Américain qui se respecte, il trouve quand même le temps de s'occuper de sa petite famille.

■ Le chauffeur de Mae West est un nègre ancien champion de boxe. La couleur préférée de la célèbre courtisane est le violet. Quand elle tourne un film — qui souvent est fait d'après un de ses propres scénarios — elle ne fume pas et ne boit aucune boisson alcoolique. Elle possède la plus belle collection de diamants et de saphyres à Hollywood. Son plus gros diamant pèse soixante carats et son plus gros saphyre deux cent cinquante carats.

■ Les Lloyds de Londres ont assuré pour $25,000 . . . . les lunettes d'Harold Lloyd. Malgré la similitude des noms, le comédien n'a aucun intérêt dans cette compagnie d'assurances. Harold Lloyd porte les mêmes lunettes — dans ses films, bien entendu — depuis vingt ans.

Tenant son sérieux et sa pipe à deux mains, le blond chanteur a permis à l'artiste-photographe Willinger de nous envoyer cette belle étude.

NELSON EDDY

Lucien Baroux

par

Lucien Baroux

Né à Toulouse d'une famille de commerçants : collège, vie familiale, un père qui est pour moi un ami et me permettra de lâcher le commerce pour faire du théâtre.

Arrivée à Paris : vache enragée. Figuration dans le cinéma muet, je tourne un petit rôle dans *Britannicus* ; je suis mauvais, on me vide du studio en me prédisant que je ne ferai jamais rien au cinéma : vache de plus en plus enragée. J'entre au Théâtre Grévin ; je joue tous les jours en matinée à 3 heures, de nouveau à 5 heures, en soirée à 8 heures. Je fais la régie, les courses, l'accessoiriste, je porte les meubles et je gagne 170 francs par mois (72 centimes par acte).

La guerre : départ le 2 août 1914 au 36ième Régiment d'Infanterie, démobilisé le 13 juillet 1919, 8 mois seulement après l'Armistice.

J'entre au Théâtre Fémina comme régisseur ; je ne veux pas faire de scène, mais un soir, à la générale de *Souris d'Hôtel*, je dois remplacer un camarade absent. Ma carrière se décide ce soir-là. Je passe ensuite au Théâtre Michel où je reste deux ans, et aux Bouffes Parisiens, huit ans.

Le cinéma parlant fait son apparition ; je tourne *Un soir de Reflle*, et *Lévy et Cie*, mais on me laisse tomber et je reviens au théâtre. Un an après, les dirigeants de la UFA, faisant le tour des Théâtres Parisiens à la recherche d'acteurs, m'engagent pour tourner *Le Petit Ecart*. Départ pour Berlin pour trois semaines ; j'y reste trois ans. Je tourne avec Lilian Harvey, Kate de Nagy, Anny Ondra, Jean Kiepura, etc... Je rentre en France où, entre nombreux films, je tourne *Ces Messieurs de la Santé ; Quelle drôle de gosse*, avec Danielle Darrieux, *La Marraine de Charley ; Baccara*, d'Yves Mirande, *Gueule en Or ; Messieurs les Ronds de Cuir ; Le Mioche*.

Tous ces films ont un genre assez particulier, et les personnages sont très différents les uns des autres ; c'est ce que je recherche de plus en plus : l'acteur de cinéma doit se renouveler. Je viens de terminer *Quatre Heurs du Matin*, film de Mirande, sous la direction de Fernand Rivers. C'est un sujet très parisien, mais quel auteur mieux que Mirande sait en tirer tous les effets. Il y a, entre autres, à la fin du film, une farce nouvelle qui, je crois, amusera follement le public.

J'avais tourné auparavant *Monsieur Breloque a disparu*, film comico-policier (c'est le premier de ce genre que je fais), qui a été réalisé par Robert Péguy. J'ai eu comme partenaires : Gabrielle Dorziat, Junie Astor, Marcel Simon, Bervil. C'est un film d'un mouvement fou et qui m'a beaucoup plu à tourner. Enfin, je viens de commencer un nouveau film de Mirande. C'est une œuvre sociale et... tenez-vous bien, je joue le rôle d'un prêtre, mais pas un prêtre comique.

Quand je vous dis que j'essaie de varier mes personnages.

■ ■ ■

■ Régine Poncet a créé un rôle important dans *Tamara la Complaisante*, celui de la fiancée Lydia. Elle y fait preuve d'émotion et d'une grande puissance dramatique ; les possibilités de cette artiste sont indéniables. Régine Poncet vient de se hisser d'emblée au premier rang des jeunes premières de l'écran français. Nous sommes heureux de saluer cette révélation qui vient après celles de Michèle Morgan, Nane Germon, Blanchette Brunoy, Annie Vernay et Jacqueline Pacaud.

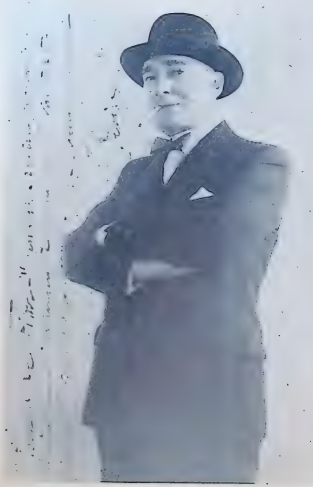
■ ■ ■

SERGE GRAVE. Il est bien jeune mais il joue avec un instinct très sûr. On l'a appelé le Jackie Cooper français.

Le cinéma français

■ Le romancier Joseph Kessel va incarner lui-même le héros de son roman, *Fortune Carrée*. La Fortune carrée c'est la voile que l'on laisse aux petits bateaux de l'océan Indien lorsque la tempête sévit. Le roman de Kessel, presque une autobiographie, évoque les aventures d'un Français dans les parages de la mer Rouge, aux prises avec pirates ou des contrebandiers trafiquant entre les deux rives. De longues chevauchées, un duel avec des fauves, des batailles à chaque chapitre se prêteront à d'excellentes images. Mais le rôle principal de l'aventurier Lozère, qui exige de réelles qualités athlétiques, sera tenu par Joseph Kessel lui-même, aussi bon cavalier que pilote d'avion et dont les larges épaules témoignent d'une résistance physique à toute épreuve.

■ Commercialement parlant, le cinématographe remonte à 1908. En effet, c'est le 30 novembre 1908 que fut créé Pathé-Cinéma ; on doit dire toutefois que Pathé-Cinéma était la nouvelle raison sociale des Etablissements Pathé-Frères, dont la création remontait déjà à quelques années. L'un des associés des frères Pathé, M. Philippe Mugler, travaille encore sous le signe du Coq Gaulois.



Un vétéran de la scène et de l'écran français, Jean Périer, nous envoie sa photo ainsi dédicacée : " Pour LE FILM, superbe revue cinématographique admirablement documentée tant au point de vue textes qu'au point de vue photographique. Affectueux souvenir. Jean Périer. "

C'est sous cet aspect peu engageant que l'on a vu ALERME dans " L'Assaut ". Depuis des années, il a interprété les rôles les plus divers au cinéma et au théâtre.

■ Le cinéma prend de plus en plus d'importance dans les pays scandinaves. En Suède, on compte actuellement 1783 cinémas, soit une salle pour 3900 habitants. Tous ces cinémas sont équipés pour les films parlants ; on y a montré 32 films français, et les studios suédois ont produit 26 films. En Norvège, le nombre des cinémas atteint 260 dont 13 pour Oslo, la capitale. La censure norvégienne est très sévère et refuse tous les films de gangsters, tous les films policiers et les films d'horreur, genre Frankenstein. On est donc mal venu de dire que la censure québecoise est la plus arriérée qui soit. En Suède, en Norvège et au Danemark, ce sont les films américains qui sont le plus répandus.

■ Dans *Un coup de foudre*, Victor Boucher joue le rôle d'un industriel avide d'aventures et qui reste fidèle à son poste. Ce film plein d'enseignements et de malice est interprété par Suzanne Dehelly, Pauley, Baron fils, Nita Raya, Andrée Guise et Pugné Poé.

■ Pendant qu'il tournait *La femme du bout du monde*, Jean-Pierre Aumont s'est amusé à faire des prises de vues en couleurs. Il a fortement nié son mariage avec Blanche Montel, comme les journaux l'avaient annoncé : ces deux artistes sont bons amis, tout simplement. Peut-être qu'un jour . . .

■ En janvier, Marcel L'Herbier a réalisé un grand film : *Adrienne Lecouvreur*, avec Yvonne Printemps et Pierre Fresnay. Ces derniers n'ont paru ensemble que dans une seule production : *La Dame aux camélias*. Adrienne Lecouvreur était une grande tragédienne française, morte en 1730.

■ Gabrielle Dorziat, que nous verrons dans *Mollenard*, joue régulièrement au théâtre de l'Athénée, à Paris. Elle n'est malheureusement pas assez connue des cinéphiles. Plusieurs scènes de *Mollenard* ont été tournées à Dunkerque, avec Harry Baur et Albert Préjean.

Une beauté bien française en dépit de son nom : ALICE FIELD.

■ ■ ■

EDWIGE FEUILLERE a autographié " bien sympathiquement " cette agréable photo destinée aux lecteurs du " Film ".

DE PARIS À

■ Dans *Les Filles du Rhône*, que Jean des Vallières a terminé en décembre, deux des principaux protagonistes, Maurice Rémy et Alexandre Rignault, se livrent un duel sans merci. Armés de véritables tridents de guardians camarguais montés sur des magnifiques chevaux blancs, les deux hommes se rencontrent en un combat qui se termine par la chute d'Alexandre Rignault — frappé à mort — et de sa monture, dans le Rhône. Contrairement aux habitudes pratiquées à Hollywood, aucun des deux comédiens n'a voulu se faire doubler, et c'est ainsi qu'Alexandre Rignault a dû, à trois reprises, tomber dans le Rhône avec son cheval ! *Les Filles du Rhône* est une grande fresque de la Camargue où l'amour de la « bouvine » est exalté . . .

■ La rentrée d'Huguette Duflos au cinéma a fait sensation en France. Depuis quatre ans, elle n'avait paru que dans un seul film : *Martha*. Son dernier film, *Maman Colibri* est, paraît-il, une des belles productions de l'année. Son partenaire est Jean-Pierre Aumont. Elle a joué de nombreuses fois la pièce célèbre de Henry Bataille, il y a une douzaine d'années. Les Américains l'avaient engagée, il y a quelques années pour quelques films, dont *The Trial of Mary Dugan*. Dès qu'elle eut terminé *Maman Colibri*, Huguette Duflos tint le rôle de la reine Hortense dans le film de Sacha Guitry : *Les perles de la Couronne*.

■ Pierre Renoir est un comédien dans toute la force du terme puisqu'il peut interpréter les personnages les plus divers, avec une égale aisance. Dans *La Marseillaise*, il fait revivre le malheureux Louis XVI ; dans *L'Affaire Lafarge*, aux côtés de Marcelle Chantal, il est le mari de l'empoisonneuse, un homme rude et sournois ; dans *Mollenard*, Renoir incarne Bonnerot, personnage sinistre, trafiquant d'armes que Harry Baur abat à coups de revolver. Ces rôles aussi dissemblables exigent beaucoup de talent : Pierre Renoir en a à revendre.

■ On sait que Sacha Guitry vient de tourner un nouveau film : *Désiré*, et que les journalistes français blaguent volontiers le célèbre auteur pour ses manières olympiennes et ses grandes prétentions. Aussi nous reproduisons ce quatrain qui exprime les vœux de Sacha Guitry au père Noël :

Que peut désirer Désiré ?
Un petit Sacha Désiré
Qui m'arriverait dans neuf mois
Neuf mois . . . neuf moi . . . neuf Moi . . . neuf MOI !

■ Les admiratrices et admirateurs de Conrad Veidt — qui sont légions — apprendront avec plaisir que le célèbre acteur paraîtra sur nos écrans de cinéma français dans *Tempête sur l'Asie*, dont il est la vedette masculine. Parmi les autres interprètes de cette belle production, mentionnons Sessue Hayakawa, Roger Duchesne, Paul Azaïs, Madeleine Robinson, Lucas Gridoux, Serge Grave, Mihalesco, Aimos, Michiko Tanaka.

■ Marcel Pagnol a commencé un nouveau film d'après un scénario de Jean Giono. C'est *La femme du boulanger*. Comme Pagnol et Raimu sont en froid, c'est Henri Poupon qui incarnera le rôle du boulanger. Pagnol n'y perdra peut-être pas au change, car Henri Poupon est un excellent comédien que nous avons pu admirer dans *Merlusse* et que nous verrons dans *Regain*, la magnifique production de Pagnol.

■ Le compositeur Vincent Scotto est le beau-père du chanteur Alibert, et non de Tino Rossi, comme on le croit généralement. C'est lui cependant qui a composé les airs les plus célèbres de l'unique et divin Tino !

HOLLYWOOD

■ Il y a quelques mois, Alexandre Korda, qui tourne tous ses films en Angleterre, accomplissait un important voyage aux Etats-Unis. A son retour à Londres, il a annoncé qu'une nouvelle société venait d'être formée. On y voit les noms d'Alexandre Korda, des United Artists, de la Metro-Goldwyn-Mayer. Le capital est de quatre millions cinq cent mille dollars et fourni par la compagnie d'assurances Prudential Assurance Co. Charlie Chaplin, ancien actionnaire des United Artists pour deux millions de dollars, a été complètement remboursé et ne fait pas partie de la nouvelle société. Douglas Fairbanks et Mary Pickford ont reçu chacun, en espèces, un million deux cents cinquante mille dollars. L'attitude de Chaplin a été vivement critiquée parce qu'il a exigé le remboursement intégral de son apport.

■ Un romancier français, Paul Nivoix, entend poursuivre devant les tribunaux les producteurs du récent film de Marlène Dietrich : *Angel*. Il les accuse d'avoir démarqué, plagié même, une de ses pièces : *Echec à la Reine*. L'affaire a créé quelque sensation à Paris. A Hollywood, on est resté froid, car on est habitué à ces sortes de poursuites judiciaires, même pleinement justifiées. Les services littéraires des compagnies américaines sont sensées tout connaître, mais elles peuvent toujours invoquer, en de telles occurrences, une simple coincidence de sujets.

■ Yvonne Leroux, garde-malade des quintuplées Dionne, a visité Hollywood, il y a quelques mois, au cours d'une tournée de conférences aux Etats-Unis. La 20th Century-Fox lui a offert un rôle dans *Blonde Moll*, mais notre charmante compatriote a refusé. Le directeur Alfred Werker lui a assuré qu'elle pourrait très bien réussir au cinéma. Mlle Leroux a répondu qu'elle se destinait à la médecine et qu'elle entrerait bientôt à l'Université de Toronto. A moins qu'un mariage viennent changer tous ses plans . . .

■ Paramount produira bientôt un film intitulé : *Ensenada*, dont Dorothy Lamour, Anthony Quinn, Don Amèche, Charles Butterworth et Charles Bickford auront les premiers rôles. Ce film se déroulera dans les paysages colorés du Mexique et sera l'un des plus importants que cette firme produira cet hiver.

■ C'est Irene Dunne qui incarnera Mme Curie qui, avec son mari, découvrit le radium. Sa fille, Eve Curie, vient d'écrire une vie pathétique de la grande savante, dont les lecteurs de *Marianne* ont pu avoir la primeur. La vie de Mme Curie sera portée à l'écran au début de 1938. Ajoutons, entre parenthèse, que Mme Curie était d'origine polonaise.

■ La civilisation étend ses ravages jusque dans les contrées les plus reculées. C'est ainsi que pendant les prises de vues de *The Hurricane*, l'on s'aperçut que la plupart des Polynésiens qui y figuraient étaient de passionnés joueurs de bridge et de grands admirateurs de Culbertson et de Jacoby . . .

■ La célèbre cantatrice Helen Jepson, qui chante dans les *Goldwyn Follies*, possède une grande ferme pour l'élevage du lapin. La grande diva du Metropolitan passe tous ses loisirs à Chadwick, où se trouve sa ferme.

■ Ordinairement, Adolphe Menjou abandonne tout travail au studio à six heures chaque soir. Si les exigences de la mise en scène le forcent à rester plus tard, on lui sert un jus de tomate froid ; c'est là à peu près tout son repas du soir !

■ *Lady of the Tropics* sera bien accueilli en France et dans le Québec, car il met en vedette deux artistes bien connus au cinéma français : Isa Miranda et Georges Rigaud.

GLORIA BLONDELL, sœur de Joan Blondell et belle-sœur de Dick Powell, a voulu éprouver son talent sur les scènes du Broadway avant de débuter à l'écran. Son premier film : " Accidents Will Happen ".

■ ■ ■

MYRNA LOY porte la plus grande opale noire qui existe : ce bijou de 96 carats est évalué à $100,000.

WARREN WILLIAM

Warren William fait le métier d'acteur comme il ferait n'importe quel autre métier : consciencieusement, et même avec goût. Et s'il a choisi ce métier, c'est pour faire plaisir à sa sœur.

Parfaitement ... Etant enfant, et même plus tard, Warren William se souciait du théâtre comme d'une guigne. Né à Vitkins, dans le Minnesota, dans la région des grands lacs et des terres à blé (il est né le 2 décembre 1894, pour celles qui veulent savoir son âge). Né au cœur même du continent, Warren, dès l'enfance, ne rêva qu'à la mer ...

Son père était directeur du petit journal local et espérait que son fils entrerait dans cette honorable carrière qui, comme chacun sait, mène à tout, à condition qu'on en sorte. Warren préféra n'y pas entrer, et déclara qu'il voulait être marin. Comme il était fils de bourgeois et qu'on n'en pouvait pas faire un mousse, on lui conseilla de devenir ingénieur pour la marine. Il accepta, et étudia avec ardeur. Mais il était d'esprit lent, et parfaitement nul en mathématiques. Bien qu'il fut studieux, il mit un peu trop de temps à décrocher ses diplômes et son père lui fit savoir qu'il jugeait préférable pour lui de revenir au journalisme, puisque ce métier n'exige pas de certificats d'aptitudes ni de connaissances spéciales.

Mais Warren William n'avait vraiment aucun goût pour ce métier. Ne pouvant suivre ses goûts, ne voulant pas suivre ceux de son père, il lui fallait choisir une autre profession.

— Tu devrais être acteur, lui conseilla sa sœur Pauline.

— Pourquoi ? s'étonna-t-il.

— Parce que tu as une « tête d'acteur ».

Cet argument décida Warren. Puisqu'il avait la tête de l'emploi, il avala peut-être des chances de réussir.

Il fit part de sa nouvelle vocation à sa famille, qui protesta pour la forme. Et il s'en fut étudier le théâtre à l'École Dramatique de New-York. Il fit sérieusement l'apprentissage de son nouveau métier, et apprit Shakespeare et la diction comme il avait étudié précédemment la trigonométrie et la mécanique. Il n'était pas spécialement doué, mais il était docile et appliqué. Parmi ses camarades d'études, il y en avait deux qui devaient devenir célèbres comme lui, plus que lui : Edward Robinson et William Powell.

Ses études terminées, il fit — comme tout le monde — des tournées de province. Il gagnait à peu près sa vie. Il n'avait pas encore connu la griserie du succès, lorsqu'un grave événement vint brusquement interrompre sa carrière : la guerre.

Il avait vingt-quatre ans. L'enthousiasme de cet âge ! Il s'engagea. Pourtant, il était d'origine allemande. Son vrai nom : Warren William Krecht, le disait trop. Il renonça à son nom compromettant, se fit appeler seulement par ses prénoms, et se fit expédier dans un camp d'entraînement, au Nouveau-Mexique.

Warren William revint en Amérique en juillet 1919, reprit sa vie d'acteur médiocre et sans exigence, et épousa, le 11 janvier 1921, sa petite fiancée de la guerre : Helen Nelson. Et ce mariage dure encore ... Et il ne cessa pas d'être heureux, malgré les mois difficiles des débuts, malgré Hollywood. Vous voyez que Warren William n'a rien d'un acteur. Il ne divorce même pas, comme les autres ...

CAROLE LOMBARD, la belle au bois dormant.

Nombre de vedettes du cinéma muet sont tombées dans l'oubli, mais lui résiste à tous les bouleversements !..., Son plus récent film : " Madame X ", avec Gladys George.

WARREN WILLIAM
(Photo M.-G.-M.)

ANNABELLA au milieu de ses fleurs...

...en grosse houppette...

JACK HALEY

JACK HALEY

Né à Boston un 10 août, Jack Haley étudia, comme tout Américain, dans un high school.

Pour plaire à ses parents, il devint ensuite apprenti électricien ; mais comme il était mordu pour « faire du théâtre », il jeta ses outils et partit pour Philadelphie où il trouva à s'engager dans les vaudevilles Keith. Après plusieurs tournées dans les grandes villes du pays, il parvint à obtenir un engagement au fameux Palace de New-York. Il était lancé.

Il se mit rapidement en vedette dans *Round the Town* et dans *Gay Paree*. Les représentations durèrent plusieurs mois, sans interruption. Pendant qu'il interprétait le premier rôle de *Rolloy Thru*, il tourna son premier film : *Desperate Sam*. Il signa alors un contrat avec une compagnie cinématographique, mais il préférait le théâtre, où la vie est plus mouvementée.

Marié et père d'un garçonnet, Jack Haley mène aujourd'hui une vie très tranquille dans sa villa des environs de Los Angeles.

Taille : 5 pieds 10 pouces. Poids : 155 livres. Yeux bleus et cheveux châtains.

■ ■ ■

■ *The Adventures of Marco Polo*, qui sera lancé ce mois-ci, est le cinquante-huitième grand film de Samuel Goldwyn. Depuis cinq générations, les Goldwyn sont des gens de théâtre.

■ On comprend que certains personnages de théâtre et de cinéma tiennent à changer de nom. George Balanchine, par exemple, maître du ballet des *Goldwyn Follies*, s'appelle en réalité Georgi Melitonovitch Balanchivadze.

■ Dans *The Adventures of Marco Polo*, certaines scènes de bataille ont lieu la nuit. Le seul éclairage pour ces prises de vue a coûté $69 l'heure, à cinq cents par kilowatt-heure.

...en dame du grand monde...

...en jeune débutante.

ERROL FLYNN

C'est le type de l'aventurier.

Né en Irlande, d'un père professeur de biologie à Belfast, il décida bien jeune de ne pas suivre une carrière routinière.

Après ses études à Londres et à Paris, il partit. On le vit en Afrique du Sud, en Océanie, en Extrême-Orient et même en Ethiopie. Il fut tour à tour marin, capitaine et propriétaire d'un vieux bateau, pêcheur de perles, chercheur d'or, acteur dans des films australiens, sans compter les innombrables métiers qu'il dut accepter pour gagner sa vie.

L'équipe qui alla tourner *Mutiny of the Bounty* (première version) en Nouvelle-Guinée l'engagea. C'est ce qui décida de sa carrière d'acteur de cinéma.

Son arrivée à Hollywood fit quelque sensation, car peu d'acteurs ont eu autant d'aventures que ce grand gaillard. Il joua deux grands rôles : *Captain Blood* et le rôle du major Vickers dans *The Charge of the Light Brigade*.

Au cours d'une traversée en Europe, il rencontra Lili Damita qu'il épousa peu après. Son seul talisman est une chaîne en or que lui donna, en plein centre de la Nouvelle-Guinée, un missionnaire mourant de la fièvre noire.

■ ■ ■

■ John Barrymore apparaîtra bientôt dans *City Hall Scandal*, avec Louise Campbell, Lynne Overman, Charles Bickford, Harvey Stephens, sous la direction de Ralph Murphy.

■ On dit que Cecil B. DeMille veut monter un grand film sur la Compagnie de la Baie d'Hudson et sur les trappeurs de fourrure au Canada. Les principales scènes seraient tournées dans le grand Nord canadien. Fred MacMurray en serait la vedette.

■ Martha Raye, nouvelle vedette comique de l'écran, a la manie des parfums. Elle en possède une remarquable série et compte 47 espèces parmi les plus rares dans sa collection.

ERROL FLYNN

JOAN CRAWFORD

La célèbre actrice — qui est aussi la plus discutée — porte ici une toilette bleu turquoise sous une cape de renard bleu. Le superbe pendentif s'orne d'un saphir d'une grande valeur.

Roman d'amour, complet

La Robe du Soir

par

Gab de Montmorency

IDYLLE

"ALORS, ma petite Sylvie, disons-nous adieu, hélas ! si la terrible tante Cassandre a décrété votre départ pour ce soir, ou pour demain, avant l'aube.»

Sylvie, l'air tout mélancolique, embrassa Mme Du Bois :

— Au revoir, madame ! . . . Et merci beaucoup, de m'avoir si bien accueillie pendant ce bon mois de plaisir ! . . .Jamais je ne me suis tant amusée !

—Pauvre Sylvie ! fit la bonne dame en serrant très tendrement sur son cœur la plus jeune amie de ses enfants; pourtant je crois que l'on sait s'amuser. à Paris . . .

— Je le crois aussi, répondit Sylvie avec un soupir ; mais tante Cassandre ne permet jamais que j'aille au cinéma, ni que je monte à bicyclette, ni que je joue au tennis en dehors de mon pensionnat . . . encore bien moins que je danse ! . . . Et je n'ai pas une seule amie de mon âge chez laquelle on me permette de sortir . . . Mes tantes m'emmènent voir leurs amies, à elles, qui sont des dames graves comme des papes !

Tout le monde rit de la comparaison, et cela fit fuir la mélancolie.

— En tout cas, si nous ne te revoyons pas demain, insistèrent Jeanne et Magdeleine Du Bois, tu nous écriras . . . Ne nous oublie pas, surtout !

— Je ne vous oublierai jamais, ni vous, ni Pierre . . . soyez-en certaines ! Toujours je me souviendrai de ces bonnes vacances de Dinard, les meilleures que j'aie jamais eues !

— Grâce à votre excellente tante Hermine ! ajouta Mme Du Bois ; elle sait vous gâter, celle-là, heureusement !

— Oh ! oui. Tante Hermine sait que la liberté est bonne chose ! Il est vrai de dire que si elle m'a laissée sortir seule chez vous, c'est qu'elle vous connaît depuis avant le Déluge !

— Ma foi, oui ! . . . Nous avons passé ensemble toute notre enfance et notre adolescence, dans cette bonne ville de Dinard où mon père était médecin; nous nous aimions beaucoup ; et c'est une excellente idée que cette chère Hermine a eue de venir ici, tandis que Cassandre s'occupe des affaires sérieuses. Cela m'a fait un immense plaisir de revoir ma vieille amie, et de faire connaissance avec la gentille enfant que vous êtes, Sylvie !

— Oh ! madame ! protesta modestement la jeune fille.

— J'aurais bien aimé aussi voir Cassandre . . . elle était tellement jolie autrefois !

— Elle l'est toujours . . . Pourtant, moi, je lui trouve un visage trop sévère . . . Je préfère de beaucoup la bonne grosse figure rieuse de tante Hermine !

— Cela se comprend . . . mais, ma chère Sylvie, je ne veux pas vous mettre en retard : au revoir ! Embrassez pour moi votre bonne tante ; et bon voyage ! Embrassez pour nous tous votre charmante petite sœur. Pierrot va vous accompagner jusqu'à votre hôtel : voici déjà le soir qui tombe . . . en septembre, les jours raccourcissent sérieusement !

On s'embrassa une dernière fois : puis Sylvie, suivie de Pierre, s'élança à travers le beau jardin dont elle franchit la grille, bien chagrine :

— Adieu « Villa des Brises » ! Vous reverrai-je jamais ?

— Sylvie, commença Pierre, j'ai tant de choses à vous dire . . . et le chemin qui sépare nos deux habitations est si court ! . . . Voulez-vous que nous allions nous promener un peu jusqu'à la plage ?

Sylvie, surprise, se prit à rire très fort . . . Cependant, le jeune homme sentit bien que ce rire cachait une grande émotion :

— Vous êtes fou, Pierrot ! A cette heure, dans cette ombre, qu'irions-nous faire au bord des vagues ?

— Justement, on n'y rencontrerait personne, et là j'oserais vous dire . . .

— Que me direz-vous, Pierre ?

Le jeune homme suspendit sa marche, et pour obéir Sylvie à s'arrêter également, il lui prit doucement le bras.

La rue était déserte, la douce grisaille d'un beau soir d'automne les enveloppait tous deux.

— Sylvie . . . vous êtes la plus charmante de toutes les amies de mes sœurs ! . . . Vous avez tant de qualités ! . . .et vous êtes si jolie ! . . . Et si douce!

Le rire de la jeune fille fusa de nouveau :

— Mais vous êtes tout à fait fou, Pierrot ! Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

— Sylvie, ne vous moquez pas . . . J'ai beaucoup de tristesse en vous voyant partir . . . et je sais que, vous aussi . . .

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge; Vous pleurez ? s'écria-t-elle en saisissant la main de son ami ; pardonnez-moi si j'ai ri . . . Je vous assure que c'était justement pour ne pas pleurer moi-même, car, depuis que tante Cassandre a écrit pour nous rappeler près d'elle, c'est à vous surtout que je pense. Pierre, c'est vous surtout que je regrette de quitter . . .

— Vraiment ? fit-il, l'air soudain rayonnant, et retenant dans les siennes la petite main de la jeune fille ; vraiment, Sylvie . . . vous m'aimez donc ?

— Mon Dieu . . . Je n'osais pas le croire . . . je n'ai que quinze ans ! prononça-t-elle, tout intimidée ; je n'aurais pas dû vous le laisser deviner, sans doute . . . C'est une grande faute ! Tante Cassandre dit toujours que les jeunes filles ne doivent jamais croire ce que leur racontent les garçons . . .

— Votre tante Cassandre a peut-être raison, car il y a des garçons qui mentent . . . mais moi, chère Sylvie, je vous jure que je dis la pure vérité : je vous aime !

Quelqu'un apparut à l'angle de la rue sombre. Sylvie eut peur :

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

— Oh ! Pierre, il faut que je rentre bien vite... tante Hermine pourrait s'inquiéter de me savoir seule dehors à cette heure...

— Sylvie, chère Sylvie ! pourquoi tout à coup cette froideur ? Vous ai-je fâchée ? Ne voulez-vous plus me croire ?

— Je ne suis pas fâchée, Pierre... Je vous crois, et je suis contente de savoir cette chose si douce !... Mais il ne faut plus en parler... c'est trop grave !

— Pourtant, Sylvie, vous allez partir...

— Ce n'est pas tout à fait certain... peut-être nous reverrons-nous demain. Je veux l'espérer... Oui, nous nous reverrons !

Ils étaient arrivés en vue de l'hôtel; ils devaient se quitter là... pour toujours peut-être... Alors, Pierre, prenant la main de la jeune fille, supplia :

— Puisque nous nous aimons, Sylvie, puisque nous allons garder l'un pour l'autre un sentiment si beau, embrassons-nous, je vous en prie ! Ceux qui s'aiment s'embrassent avant de se quitter...

Toute confiante, et très tendre, elle lui tendit sa joue, brûlante d'émotion.

Et Pierre mit un baiser (et peut-être une larme) sur la joue en fleur de son amie de quinze ans.

II

SEPT ANS APRES

"Eh bien ! mes enfants, avez-vous passé une bonne soirée chez notre cher docteur ? » demanda tante Cassandre, prête à partir pour Calais, afin de faire les courses sérieuses qu'elle ne croyait pouvoir confier à sa sœur Hermine.

— Oh ! tante, s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles, une exquise soirée !

— Un dîner magnifique ! s'exclama Sylvie, une nappe tout en dentelle, une chaîne de fleurs serpentant entre les assiettes, cinq verres à chaque personne !

— Et des verres de cristal si joliment taillés qu'ils scientillaient comme des diamants ! ajouta, enthousiaste, la petite Gisèle.

— Combien étiez-vous de convives autour de cette table opulente ?

— Nous étions vingt-deux personnes ! fit vivement Gisèle ; j'étais placée à la gauche du docteur !

— Comment, toi, dans les honneurs? Toi, une petite fille de dix-sept ans ?

— Oh ! intervint gentiment Sylvie, le docteur a une grande sympathie pour Gisèle... parce qu'elle joue si bien du piano ; il l'appelle : «la grande artiste».

— Il est bien indulgent ! fit tante Cassandre, toujours sévère. Et y avait-il des jeunes gens à ce dîner ?

— Oui, il y avait le frère de Jeannette et ses deux cousins... et puis un ami.

— Vous n'avez pas dansé, après le dîner ?

— Oui, tante, on a dansé... Oh ! pas beaucoup... fit Gisèle d'une voix un peu hésitante.

— Je l'espère bien... les danses d'aujourd'hui sont des horreurs ! je suis certaine que le docteur ne permet pas à sa fille de danser ces machines-là ?

— Mais, si, tante, Jeannette danse tous les pas à la mode ! intervint Sylvie ; elle danse même très bien... et cela n'a rien d'affreux, je vous assure!

— Veux-tu bien te taire, petite folle, tu es trop jeune pour comprendre tout ce qu'il y a de laid dans cette façon de se tortiller.

— Mais Jeannette ne se tortille pas du tout ! s'obstina Gisèle.

— Ne parle pas de ce que tu ne peux pas jurer, voyons ! s'impatienta Mlle Forimond. A ton âge je n'aurais jamais osé tenir tête comme tu le fais à aucune de mes tantes.

Notre prochain roman :

L'ERREUR ENCHANTÉE

par

LEO DARTEY

— Oh ! Cassandre, dit enfin la tante Hermine qui, jusque-là, était restée muette, tu es vraiment trop sévère ! Nos nièces ne sont plus des bébés... Dix-sept ans et vingt-deux ans... ce sont des femmes !

— Des femmes ? s'exclama en riant la terrible tante Cassandre ; elles ne connaissent rien et veulent parler de tout !

— Elles ne connaissent pas grand' chose, en effet, continua tante Hermine, parce qu'elles ne sortent pas assez.

— Hélas ! gardons-nous bien de les laisser sortir dans un monde où il n'y a plus ni éducation, ni tenue, ni morale même ! Qu'elles demeurent le plus possible près de leurs tantes, et elles feront honneur à leur sexe en restant de rares et ravissants spécimens de ce qu'étaient les jeunes filles en 1895 ?

La mutine Gisèle ne put s'empêcher d'éclater de rire ·

— Mais, tante, les modes, si jolies qu'elles soient, deviennent ridicules une fois passées... les manières également. Voulez-vous donc que nous devenions toutes deux des jeunes filles à la vieille mode?

— Allons, allons, ne fais pas l'impertinente! Si c'est la soirée passée chez le docteur qui te rend ainsi, nous ne sommes pas près de vouloir réitérer la chose.

— Tante, je vous en prie, ne vous fâchez pas ; je disais cela en riant... car vous êtes la première à nous conseiller de suivre la mode la plus élégante, la plus nouvelle...

— Oui, mes enfants, de l'élégance, oui, de la beauté, de la grâce tant qu'il vous plaira ! Mais des libertés de langage et des libertés d'allure, non, non et non ! Je ne l'admettrai jamais !

En disant ces mots, tante Cassandre jetait un coup d'œil vers la psyché du boudoir, et pouvait y admirer sa propre élégance, nous dirons même sa beauté, car, malgré ses quarante-six ans révolus, elle semblait de dix ans plus jeune que la bonne grosse Hermine dont seulement deux années la séparaient. Oui, Cassandre Florimond, avec sa sveltesse, avec ses épaules et sa taille si souples, était vraiment encore une jolie femme ; son visage à l'ovale pur, aux joues très fraîches, aux beaux yeux larges était fort plaisant à voir ; seul, le ton de sa parole pouvait déplaire, car trop d'énergie, trop d'autorité sur cette belle bouche ferme, aux coins tombant facilement dans un froid dédain.

Cependant, elle ajouta, bonne quand même, et pourtant pressée de partir :

— En somme vous vous êtes amusées ? Tant mieux ! Et maintenant, je me sauve !

Mais Sylvie, plus diplomate que sa sœur, se hâta de répondre :

— Oui, nous nous sommes beaucoup amusées et il faudra nous permettre de retourner souvent chez le docteur. Et puis, tante, nous savons très bien qu'il y a des dames, et même des jeunes filles un peu trop libres... et nous nous gardons, certes, de les imiter, soyez-en sûre !

— A la bonne heure !

— Ah ! pour ça, reprit la bonne tante Hermine, nous pouvons nous flatter d'avoir de gentilles nièces : discrètes, modestes, réservées à souhait ! C'est pourquoi, Cassandre, nous devrions bien nous décider à les laisser sortir un peu plus souvent seules... Cela les amuserait, d'abord, sans nous déranger ; et puis, enfin, elles trouveraient là plus facilement à se marier que parmi nos relations austères où l'on ne voit jamais aucun jeune homme.

— Se marier ? Se marier ? Elles ont bien le temps d'épouser un de ces fous sans gêne que sont les jeunes gens d'aujourd'hui !

— Il n'y a pas que des fous, voyons, Cassandre... répliqua tante Hermine ; par exemple, ce gentil Jacques Delagrave, dont me parlait encore le docteur à sa dernière visite, qui est si sérieux et qui vient de soutenir sa thèse de médecine avec tant de succès !

— Oh ! tout beau ! tout beau ! ma pauvre chère sœur romanesque ! ne va pas te monter la tête, et surtout troubler le cerveau de ces oiselles avec d'illusoires projets de mariage ! Quand un garçon les remarquera, il viendra tout directement les demander à leurs tantes, et voilà !

— Mais si personne ne les voit, ne les connaît ?

— Et puis, hasarda Gisèle, si nous ne nous divertissons pas un peu pendant notre jeunesse, quel dommage !... Devenir vieilles filles sans avoir été jeunes filles !

— Mais vous ne resterez pas vieilles filles, mes enfants, vous êtes bien trop charmantes ! conclut tante Cassandre, se faisant aimable ; et plus vous resterez avec nous, je vous le répète, plus de charme vous aurez !

— C'est peut-être vrai, fit Gisèle, légèrement narquoise, mais c'est un charme qui ne plaît sans doute guère aux hommes, puisque, chère tante, malgré votre beauté et ce charme même, vous êtes encore demoiselle...

— Pour la seconde fois, tu deviens impertinente, Gisèle, dit Cassandre, la menaçant du doigt; prends garde que je n'accepte plus pour toi d'invitation chez le docteur.

— Oh ! tante, ne soyez pas sévère ! s'écria Sylvie, ne parlez pas de nous mettre au cachot... Nous voudrions tellement aller au casino de Paris-Plage !

— Mon Dieu ! il ne manquait plus que ça ! Nos nièces allant toutes seules au casino, et dansant ces « machines infernales » que je trouve absolument odieuses ! Seigneur !... Non, mes enfants, n'y comptez pas !... Moi vivante vous n'irez jamais dans ces endroits malséants. Et puis, assez causer sur ce sujet... Je n'ai pas de temps à perdre si je veux arriver assez tôt pour voir maître Lebureau, à cause de ce procès. Au revoir, mes très chères, travaillez bien, et surtout, pas de chimères !

Et sans plus d'adieu, Mlle Cassandre Florimond se précipita dehors.

— Tu le vois, tante Hermine, s'écria Gisèle, furieuse, il n'y a rien à espérer de tante Cassandre... Nous allons « monter en graine » et perdre notre jeunesse dans cette maison de province, comme deux pauvres oignons oubliés dans un grenier !

L'expression fit rire la bonne Hermine qui vivement consola :

— Ma petite, on en sortira, ne t'inquiète pas ; tu n'as que dix-sept ans.

LISEZ

La Revue Populaire

Vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.

En Février:

Pour son Bonheur

par

Léo Dartey

PROFITEZ de notre abonnement spécial

$2.00 pour 2 ans

(24 numéros)

Au lieu de $1.50 par année.

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Pelrier, Bessette & Cie, limitée 975, rue de Bullion Montréal, P.Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

.....

Aussi en vente dans tous les dépôts de journaux

— Oui, mais Sylvie en a vingt-deux ... et depuis le temps qu'elle réclame un peu de liberté et de distraction, elle n'a rien obtenu ! Et dire qu'un brave garçon l'avait remarquée ! Un brave garçon qui justement plaisait à Sylvie, et, sans y prendre garde, tante Cassandre a tout interrompu !

— Oh ! répliqua Sylvie, très sage, il ne faut plus parler de cette vieille histoire ... J'avais quinze ans, sait-on vraiment si l'on aime, à quinze ans ?

— Tu dis cela maintenant, ma pauvre fille, parce que tu es la docilité même ; mais, vraiment, tu en as souffert ...

— C'est vrai ... et, aujourd'hui, c'est oublié !

— Allons donc, s'obstina l'ardente Gisèle, si tu revoyais dema'n ce Pierre, ne serais-tu pas contente ?

— Il me semble que oui ... Certes, je voudrais bien revoir ce petit camarade de nos belles vacances à Dinard, les seules que j'aie jamais eues ... Pourtant, qui sait, il a peut-être changé ; peut-être mes vingt-deux ans ne le prisaient-ils pas autant que le faisait ma toute fraîche adolescence.

— Moi, je me demande toujours, continua Gisèle, pensive, je me demande toujours pourquoi tante Cassandre nous a fait quitter Dinard avec tant de précipitation, et n'a jamais permis que tu écrives une seule lettre aux amis que nous avions là-bas ?

— Mais vous savez bien, expliqua tante Hermine, que Cassandre ne peut pas voir Dinard et ses habitants ; elle a gardé de cet endroit un très mauvais souvenir ... C'est moi qui avais eu l'idée de vous emmener là-bas, tandis que ma sœur s'occupait, à Bruxelles, de l'héritage de l'oncle Hector. J'aimais Saint-Malo, Paramé, Dinard, où nous avions passé toute notre jeunesse. J'étais contente d'y retrouver d'anciens amis ... et vous y avez été heureuses un été ... Mais Cassandre, de retour de Belgique, nous installa à Etaples, dans cette maison héritée de l'oncle ; elle me reprocha très vivement d'avoir repris contact avec des gens qu'elle n'aimait pas, et qui, disait-elle, lui avaient été néfastes.

— Oh ! tante Cassandre a toujours des antipathies inexpliquables... et inexpiquées, mais que, tout de même, nous devons partager sans essayer de comprendre ... Quelle tyrannie !

Mettant avec violence son coude sur la table, Gisèle, l'air boudeur, posa sa joue sur son poing fermé, et ne parla plus, tandis que Sylvie, très douce, murmurait en se rapprochant de sa sœur :

— Ne te fâche pas, je t'en prie ! Après notre si belle soirée d'hier nous devons être gaies ... Tout cela s'arrangera !

—Mais oui, assurait tante Hermine, tout s'arrangera. Racontez-moi plutôt comment vous vous êtes amusées.

— Ah ! oui ! ... C'est déjà vraiment une chance, continua Sylvie, d'avoir trouvé une maison si gaie où tante Cassandre nous permettre d'aller nous divertir ! Le docteur et sa femme sont tout à fait aimables !

Tout de suite rasséréné, Gisèle vint s'asseoir près de la vieille demoiselle qui, devant sa table à ouvrage, s'occupait à broder deux lettres entrelacées sur une nappe de fine toile.

— Ah ! tante Hermine, bonne tante Hermine ! Heureusement, que tu es là, toi, pour nous ravigoter ! Tante Cassandre est comme un hibou !

Les deux autres ne purent s'empêcher de rire, et Hermine réprimanda gentiment :

— Veux-tu être plus respectueuse, petite diablesse !

— J'ai des idées révolutionnaires aujourd'hui ! ... et toi, Sylvie ?

— Moi, je pense que, puisque tante Cassandre est dehors, ce n'est pas le moment de nous tracasser ... Rions ! Je laisse en plan mon aquarelle, et je passe toute la journée à raconter à tante Hermine nos succès d'hier, notre première soirée dans le monde !

— Bravo, mon petit ! fit la bonne tante en avançant sa chaise, pour être plus près de ses deux nièces chéries ; faites-moi toutes vos belles confidences. Trois têtes dans le même bonnet !

— Oh ! tante, encore une fois, ne nous désolons pas ! suggéra de nouveau Sylvie. Depuis hier, je pense qu'il n'y a qu'à faire deux ou trois pas dans le monde pour trouver tout de suite un soupirant ... et ces deux ou trois pas, nous arriverons bien à les faire, malgré tante Cassandre !

Elle riait de si naïve manière que la vieille demoiselle, intriguée, demanda :

— Mon Dieu ! aurais-tu rencontré l'élu de tes rêves, ma petite ?

Gisèle avait, en souriant, baissé son petit nez mutin, et la sœur aînée, très douce et discrète, répondit :

— Ce n'est pas moi, tante Mine, c'est Gisèle ... Raconte, Gisèle ; je ne dois rien dire ... c'est ton secret, après tout.

— Non s'écria la jeune sœur, je n'ai pas de secret pour tante Hermine ... et j'aime mieux que tu racontes, toi, Sylvie.

Alors, Sylvie raconta, fréquemment interrompue par l'ardente Gisèle qui se sentait toute transportée de plaisir à ce joli récit :

— C'est Jacques, tu sais, tante Mine. Jacques Delagrave, ce fameux jeune homme dont le docteur t'a parlé l'autre jour et que, déjà nous avons rencontré une fois chez Jeannette. Imagine-toi qu'il est amoureux de Gisèle ... amoureux fou !

— Oh ! tu exagères, Sylvie ... Ma figure lui plaît sans doute, voilà tout ... et c'est déjà très gentil !

— Mais, continua Sylvie, si tu le voyais, tante . . . il regarde Gisèle avec des yeux si tendres qu'on roirait bien qu'il va pleurer . . .

— Vraiment ? s'exclama la vieille demoiselle.

— Ça, c'est vrai, fit Gisèle, un peu fièrement ; je n'ai pas le temps de désirer quelque chose, boum ! c'est apporté! A table, il s'était fait placer près de moi, il me servait, il me soignait, il choisissait pour moi les meilleures choses ! Ah ! comme il est gentil !

— Oh ! mais, fit tante Hermine, l'air radieux, je suis très contente de tout ce que j'apprends là ! . . . Il te fait réellement la cour, alors ?

— Je ne veux pas dire ça . . . mais il m'a t' danser six fois ; et puis, en partant, il m'a serré la main bien fort : et m'a dit : « A très bientôt ! . . . Je suis si content de vous voir ! »

— Quelle gentille histoire ! Et toi, ma Sylvie, n'as-tu pas trouvé un chevalier-servant ?

— Non, tante Mine . . . Mais j'ai bien de la joie pour Gisèle ! Et puis, il arrivera certes, un jour où je rencontrerai, moi aussi, l'âme sœur.

— Oui, mais d'abord, tante Mine, expliqua Gisèle, il faudrait que nous allions un soir de cet été au casino de Paris-Plage, avec Jeannette et ses amis. Jacques m'a supplié d'y venir.

— Mais mes petites, s'effara la timide tante Hermine, vous avez bien entendu que Cassandre ne permettrait jamais cela !

— Alors ? demanda Gisèle d'un petit air pincé, quand pouvons-nous espérer revoir ceux qui nous ont fait danser hier ?

— Dame, mes enfants, vous les retrouverez quand le docteur vous invitera de nouveau le soir . . . ou bien quand Jeannette réunira des amis un après-midi.

— Mais tante Hermine, tu n'y penses pas ! Le docteur ne donne qu'un grand dîner par été, je crois . . . quant à sa fille, elle invite ses amis tous les jeudis, mais peu de jeunes gens viennent à ces réunions-là . . .

Gisèle, les yeux brillants, commençait à s'énerver : Sylvie ne disait rien, néanmoins, son silence même semblait une révolte. La pauvre tante Hermine se sentait très peu courageuse pour affronter la terrible Cassandre ; elle murmura :

— J'essayerai encore d'obtenir qu'elle vous permette . . .

— Mais, tante Mine, c'est toi qui es l'aînée; tu peux bien le dire: « Je veux » en somme ! s'écria tout à coup l'impétueuse Gisèle.

— Non, ma petite ! Je n'oserai jamais ! Cela est au-dessus de mes forces !

— Ah ! tante . . . à la fin, c'est un manque de courage ! osa dire la petite insurgée ; tu nous vois malheureuses, privées de tout, allant une fois, par hasard, dîner en ville, comme des misérables, ne possédant pas la moindre robe du soir . . . et tu n'intercèdes même pas pour nous, auprès d'une autorité dont on n'a plus d'exemple au XXe siècle !

Tante Hermine avait baissé la tête ; machinalement, du bout de son doigt, elle suivait le dessin d'une fleur sur le tapis brodé de la table . . . Sylvie, dont le cœur était doux, se sentait toute gênée d'une telle revendication, juste pourtant ; elle se leva, et, s'efforçant de rire, elle dit, allant embrasser la chère femme :

— Gisèle, tu es trop éloquente, cela fait peur à notre bonne tante Mine, et cela me bouleverse, moi aussi. Quand nous serons deux vieilles filles, plus tard, je pense que je n'oserai jamais lutter contre ta volonté, chère Gisèle Cassandre !

— Est-ce possible ? s'exclama Gisèle, comprenant l'allusion, tu penses cela ?

—Ma foi oui, fit Sylvie avec toute sa douceur ; tu viens de t'emballer comme un petit cheval échappé ! Si tu t'étais vue, tu te serais fait peur !

— Pardonnez-moi . . . murmura la petite sœur, un peu froidement encore, en baissant le front.

Puis, se redressant tout aussitôt :

— Je ne voudrais pas faire de chagrin à tante Mine qui est si bonne ; mais, tout de même, il faut bien qu'elle sache que, si tante Cassandre ne nous donne pas pas plus de liberté, je ferai mon 93 ! . . . Oui, je ferai ma révolution, voilà ! Car je ne veux pas rester fille par la volonté de . . .

— Mais, tu parles comme Mirabeau ! s'écria Sylvie qui voulait ramener la gaieté. Tu te marieras, s'il le faut, « par la force des baïonnettes !» et ran, plan, plan !

Gisèle ne put s'empêcher de rire ; et la douce tante Hermine, qui avait parfois des prémonitions, hasarda :

—Ecoutez, mes petites, ne vous tourmentez pas ; j'essayerai de faire ce qu'il faut pour vous libérer, c'est certain, et je pense bien y parvenir . . . Quelque chose me dit que vous aurez bien des longues robes de bal . . .

— Eh bien espérons ! conclut Gisèle; mais vraiment, pourquoi donc tante Cassandre est-elle si austère, si collet-monté, si « empêcheuse de danser en rond » ? Etait-elle ainsi quand elle avait vingt ans ?

—Ah ! mes petites (et c'est bien pourquoi je n'ose la contrarier), elle n'était pas comme cela dans sa jeunesse . . . c'est à la suite d'un grand chagrin d'amour qu'elle a commencé à fuir le monde, et que, petit à petit, elle est devenue sombre et ennemie de tout amusement . . .

Soulagement Instantané

Beech-Nut BLACK COUGH DROPS

CONTRÔLEZ cette toux!

De l'irritation de la gorge qui entraine la toux et l'enrouement. Les Pastilles Noires Beech-Nut contre la toux sont "le contrôle commode de la toux". Procurez-vous-en aujourd'hui.

5¢

LE CONTRÔLE RAPIDE DE LA TOUX

JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE

APPRENEZ A JOUER

la guitare hawaienne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaienne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
251V, ST JOSEPH, QUEBEC, P.Q.

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

VOTRE NEZ EMBELLI !

Méthode simple, sans douleur

Le Modèle 25 Trados (brevet anglais) donne une forme parfaite aux nez difformes, rapidement, sans douleur, pour toujours. *Le seul appareil aussi précis.* Plus de 100,000 clients satisfaits : hommes, femmes et enfants. Recommandé et employé par des médecins.

Renseignez-vous gratuitement auprès de

M. TRILETY, spécialiste
(F. 86), 45 Hatton Garden, Londres, E. C. 1. Angleterre

Lisez régulièrement

La Revue Populaire

Chez tous les dépositaires: 15¢

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Traitement

Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT

Myrriam Dubreuil

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

•

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

•

Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5941 Ave Delorimier

Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Les deux jeunes filles, très intéressées, s'écrièrent d'une seule voix :

— Tante Mine, tu ne nous avais jamais dit cela ! Raconte, raconte, je t'en prie !

— Non, mes enfants ! Dieu me préserve de raconter jamais le secret de ma pauvre Cassandre ! Elle n'en parle pas... ce n'est pas à moi de révéler ces choses lointaines et pénibles...

—Tu as raison, tante, fit Sylvie, toujours si douce.

— Oui, tu as raison, ajouta Gisèle ; cependant, j'eusse être attendrie et émue... peut-être alors aurais-je pu admettre sa férocité envers nous...

— Férocité ! Oh ! quel vilain mot !

— C'est vrai, tante Mine... pardonne-moi. D'ailleurs, je ne veux plus être en colère, maintenant que j'espère ces belles robes dans lesquelles nous danserons !

Toutes trois se mirent à rire, heureuses de cet espoir... heureuses aussi de ce moment de liberté... tandis que l'austère Cassandre filait vers Calais.

III

LA JOIE QUI VIENT

"BONJOUR, mademoiselle ! » s'écria Jacques Delagrave, d'un air joyeux, en abordant Gisèle qui ne l'avait pas vu venir.

— Bonjour, monsieur ! répondit la jeune fille, un peu rougissante, s'arrêtant parce qu'il s'était arrêté, et hésitant, par convenance à lui tendre la main ; vous voilà donc à Etaples aujourd'hui ?

— Mais oui. Et je suis ravi de vous rencontrer ! Je l'espérais d'ailleurs, dit-il en retenant un peu longtemps entre les siennes la main timide que Gisèle venait enfin de lui abandonner. Imaginez-vous que nous organisons pour après-midi, avec Jeanne'te et quelques autres amis, une excursion de deux jours à Londres... Cela vous plaît hein ?

— Oh ! c'est très beau, oui ! Mais, vous savez bien que...

— Je ne sais rien du tout... Il faut que vous soyez avec nous... si vous n'y êtes pas, c'est un printemps sans roses !

La jeune fille, sourit, atterrée du compliment, puis, d'un petit air résigné, elle murmura :

— Nous n'y serons pas, c'est certain !... Tante Cassandre...

— Il n'y a pas de tante Cassandre ! répliqua vivement Jacques en saisissant un peu rudement le bras de Gisèle, je vous tiens, et je vous emmène tout de suite chez Jeannette, où vous serez gardée à vue jusqu'à l'heure de l'embarquement... Vous refusez toujours toutes les invitations... qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie, répondit-elle en dégageant doucement son bras des doigts de Jacques, ça signifie que, dans notre famille, on n'accorde pas aux jeunes filles toutes les libertés modernes, voilà!

— Et ça vous plaît, ce régime ?

— Oh ! non !

Elle prononça ce mot avec un tel élan qu'il comprit tout de suite la révolte de ce jeune esprit indépendant tenu sans cesse en tutelle sous une autorité de fer... Il cessa sa plaisanterie et dit, très doux :

— Voulez-vous que j'aille la trouver, cette tante Cassandre, et vous inviter solennellement, vous et votre sœur, au nom du docteur ?

—Ne faites pas cela ! supplia Gisèle; tante trouverait la chose tellement inconvenante qu'elle ne nous laisserait peut-être plus aller voir Jeannette !

— Alors, que faire ?

—Rien.

— Comment, rien ?... Vous ne viendrez pas... et vous acceptez cela ainsi? Quand, moi, je suis bouleversé à la pensée de votre absence !

—Vous êtes très gentil de me dire cela... mais...

— C'est la pure vérité, mademoiselle Gisèle ! Si vous ne l'avez pas devinée, je veux le dire : je ne viens chez Jeannette qu'avec l'espoir de vous y rencontrer... vous avez tant d'entrain, un esprit si charmant !... Un si bon caractère !

Il la regardait avec tendresse, et la timide Gisèle, toute rose, baissant les yeux, osa dire :

— Ne croyez pas que je sois insensible à votre sympathie, monsieur Jacques... moi aussi, j'ai le plus grand plaisir à vous rencontrer chez le docteur ; mais tous nos beaux sentiments ne changeront rien au système d'éducation de tante Cassandre... Ainsi, on n'admettra jamais que je puisse causer avec un jeune homme, comme je le fais en ce moment... et je vous assure que, si par hasard, tante Cassandre apparaissait au bout du chemin, je n'aurais plus qu'à rentrer sous terre !

Jacques éclata de rire :

— Allons donc, avec votre intelligence vive et large, avec votre caractère et votre entrain, j'imagine bien que vous ne vous laisserez pas longtemps conduire ainsi, à la baguette... Chère mademoiselle Gisèle, il est temps de vous révolter ! Si vous avez pour moi la moindre sympathie, émancipez-vous tout de suite, trouvez le moyen de faire partie de l'expédition en Angleterre! Je compte sur vous !... Et puis, je vais vous quitter, car je commence, moi aussi, à redouter l'entrée en scène de tante Cassandre...

Les jeunes gens se serrèrent la main. Jacques conclut :

(Lire la suite page 29)

SHIRLEY ROSS

GAIL PATRICK

CHAPEAUX ? MAIS OUI !

(Photos Paramount)

SHIRLEY ROSS

SHIRLEY ROSS

ROBERT TAYLOR

Cette belle étude due à Willinger, célèbre photographe viennois, nous montre un Bob pliant sous le poids de sa popularité. Il ravage actuellement les cœurs féminins de Londres où il termine " Yank at Oxford ".

Cette photo est presque un chef-d'œuvre. Toutefois on remarquera que la lèvre supérieure apparaît un peu trop forte. Virginia jouait un rôle important dans " Rosalie " aux côtés de Nelson Eddy et Eleanor Powell.

VIRGINIA GREY
(Photo M.-G.-M.)

KAY FRANCIS

VIRGINIA GREY et PRISCILLA LAWSON

SOIS CHIC SANS PRÉTENTION

(Photos Warner Bros. et M.-G.-M.)

JEAN CHATBURN

JUNE TRAVIS

(Suite de la page 24)

— D'ailleurs, Jeannette ira ce soir chez vos tantes, pour vous inviter, elle me l'a promis !

Gisèle revint à la maison, le cœur bondissant de joie. N'était-elle pas, à présent, absolument certaine du sentiment de Jacques ? Sentiment qui répondait si bien à son propre penchant !

Comme c'est joli ce premier jour où l'amour se révèle ! Comem il faisait beau ! Le ciel n'avait jamais été si beau! Les oiseaux du jardin semblaient, ce jour-là chanter les hymnes d'une joie profonde !

— J'irai ! pensait-elle ; je veux y aller !

Pourtant, elle était trop heureuse, ardemment heureuse pour songer le moins du monde à organiser « sa révolution », comme elle disait.

Elle rentra dans un petit boudoir, pensant y trouver déjà tante Hermine, travaillant devant sa table à ouvrage.

Mais le boudoir était vide : ni Sylvie, ni tante Mine n'étaient là ; et l'on n'entendait pas la voix sonore de tante Cassandre donnant des ordres à la cuisine, ainsi qu'elle le faisait habituellement.

Gisèle referma la porte de la petite pièce ; alors, une autre porte s'ouvrit, et Sylvie, l'air rayonnant, passant sa tête dans l'entre-bâillement, s'écria :

— Ah ! te voilà, ma petite Gisèle ! Viens, vite, il y a du nouveau ! Vivent les vacances !

Lançant en l'air une bobine de soie qu'elle tenait en main, elle se mit à jongler avec une dextérité joyeuse, tandis que Gisèle entrait dans la chambre de tante Hermine.

Celle-ci, assise devant sa coiffeuse, achevait d'arranger ses cheveux.

— Viens m'embrasser, ma Gisèle, dit-elle en se levant, je vais te raconter la chance qui nous arrive.

Après l'accolade, toutes trois s'assirent en rond sur les poufs 1890 qui meublaient l'antique appartement de la vieille demoiselle, et les gais racontages commencèrent :

— Tante Cassandre s'en va à Paris, pour quatre ou cinq jours ! exultait Sylvie.

— Ah ! quel événement ! s'étonna en riant très fort l'heureuse Gisèle.

— Oui, à cause du procès . . . Le notaire de Calais sort d'ici ; il était venu pour lui conseiller cela.

— Quel brave homme que ce notaire ! . . . Mais quand doit-elle partir ? demanda Gisèle.

— Mardi prochain... dans huit jours.

— Quel dommage que ce ne soit pas demain !

— Pourquoi donc ?

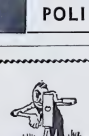
— Parce que Jeannette organise une excursion à Londres . . . et Jacques veut absolument que nous en soyons.

LA CROSS, évidemment, chéri —

• ENFIN — des polis à ongles qui plaisent aux messieurs ! Parce que les couleurs du La Cross s'harmonisent toujours avec vos ensembles, elles ne jurent jamais. Et parce que les polis La Cross sont de la meilleure qualité, ils ne s'écailleront ni ne se pèleront jamais : Vous ne risquez donc pas de déplaire aux hommes.

Demandez à votre manicuriste d'employer pour vos ongles le VINEYARD, rouge-vin très chic avec les toilettes noires. Apportez-en à la maison quelques nuances. Avec le nouveau poli initial Stazon, il est facile d'en changer. 50 cents le flacon.
La Cross, Toronto, Ontario.

POLI À ONGLES CRÈME La Cross



COUPON D'ABONNEMENT **LE FILM**

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM — $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour deux ans.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion Montréal, P. Q.

Tout augmente dans
LE SAMEDI

SAUF LE PRIX QUI RESTE TOUJOURS AUSSI MODIQUE

LISEZ LE SAMEDI

et faites-le lire à vos amis — abonnez-vous dès maintenant !

Dans les dépôts de journaux !

10c

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (États-Unis ; $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

DU
MEILLEUR PRODUIT AU CANADA POUR
pour protéger la peau
à qui ne l'a pas encore essayé !

• A l'heure actuelle, le froid et les vents mordants rendent rouge et rugueuse la peau de bien des jolies femmes. Il leur serait pourtant bien facile de s'éviter cette contrariété en employant le Baume Italien, le produit le plus employé au Canada pour la protection de la peau. Son usage ne coûte pas même un demi-sou par jour.

Le Baume Italien empêche les gerçures. C'est, depuis plus d'une génération, la préparation préférée des Canadiennes pour le soin de la peau. Celles qui en font usage ont toujours une belle peau quels que soient les travaux du ménage et les intempéries. Demandez la bouteille "Vanity" GRATUITE. Sa contenance suffit pour un essai de quelques jours. Postez le coupon aujourd'hui même.

Baume Italien
Campana
"Le protecteur de la peau le plus économique au Canada"

GRATIS

Campana Corporation Ltd.,
3 Caledonia Rd., Toronto, Ont.
Dépt. 331

Messieurs : Je n'ai jamais essayé le *Baume Italien*. Veuillez m'envoyer GRATIS et port payé la bouteille "Vanity".

Nom _____
Adresse _____
Localité _____ Prov. _____

BEAUTÉ de la FORME

Une poitrine bien développée, gracieuse et élégante est l'un des principaux attraits de la silhouette féminine — pour l'obtenir, faites usage de la

GELÉE ROSE

une crème délicieusement parfumée, sans graisse et qui disparaît immédiatement après application.

(Absolument inoffensive)

PRIX SPECIAL **50c**
Par la poste 60c
PRODUITS FRANÇAIS enrg.
Dépt F. 3613 Avenue du Parc, Montréal

— Jacques ? . . . Tu as donc vu Jacques ?

— Oui, nous avons causé ensemble près de la gare.

— Près de la gare ? . . . Tante Cassandre vient justement de sortir pour aller chercher son billet !

— Oui, avoua Gisèle, j'avais bien peur de voir arriver sa terrible figure au coin de la rue ! Mais tant pis, après tout . . . Je suis décidée à conquérir notre liberté, Sylvie ! . . . Vive la liberté !

— Ça vient, ça vient, mes enfants ! Ne vous impatientez pas ! dit la bonne tante Hermine en donnant un dernier coup de polissoir à ses ongles roses. Voilà la liberté qui approche ! Quand je vous disais que vous les auriez, vos robes du soir !

— Mais, tante Mine, interrompit Gisèle, j'aimerais bien mieux avoir l'excursion d'Angleterre ! Ça dure plus longtemps qu'un bal . . .

— Voyons, Gisèllotte, ne trouble pas notre commencement de bonheur ! J'ai idée que vos robes du soir seront pour vous un talisman . . . quelque chose me le dit. Et tu sais que mes visions ne me trompent pas souvent.

La bonne dame semblait tellement heureuse d'annoncer à ses nièces une ère nouvelle, que Gisèle n'insista pas, et Sylvie s'écria :

— Ecoute ce que tante Mine a décidé.

— Voilà : le mardi, à trois heures, nous accompagnons Cassandre à la gare ; et, tout aussitôt, sans qu'elle sache rien, évidemment, nous filons vers Paris-Plage, afin de choisir vos robes chez cette Dora dont on vante le talent . . .

— Mais, tante Mine, interrompit encore Gisèle, tu nous feras faire des robes sans en parler à tante Cassandre ?

— Mais oui, belle révolutionnaire de carton ! . . . Moi, quand je m'y mets, j'ai de l'audace !

— Et comment payerons-nous ces robes ?

— Et ma petite rente, à moi ? fit la généreuse Hermine, avec une fierté comique ; n'ai-je pas le droit d'en faire ce que bon me semble ?

—Chère tante Mine ! s'émut Gisèle en entourant de ses bras les épaules de la bonne dame ; comme tu es gentille ! Comme tu nous aimes ! . . . Tu veux te ruiner pour nous !

— Ça, c'est vrai, mes petites, mon vieux cœur ne bat que pour vous deux ! Et puis, pour ma pauvre Cassandre, bien sûr ! reprit-elle fraternellement.

— Et ensuite ? demanda Sylvie.

— Ensuite, nous retournerons peut-être à Paris-Plage le lendemain, s'il y a quelque retouche à faire . . . Et le surlendemain, c'est-à-dire le jeudi, vous pourrez aller avec Jeannette à la grande soirée de gala du casino . . . Vous vous habillerez chez elle, afin qu'il n'y ait ici rien de suspect . . . Vous rentrerez le vendredi, dans la matinée ; et tout sera rangé pour le moment où Cassandre nous reviendra, c'est-à-dire vendredi soir . . . peut-être même samedi matin . . . voilà ! Etes-vous contentes ?

— Ravies ! s'écria Sylvie.

— Enchantées ! s'exclama Gisèle.

Et elles sautèrent au cou de la chère tante Mine.

— Quelle couleur choisiras-tu, Sylvie ? Moi, je voudrais une robe bleue, d'un bleu de ciel un peu verdi !

— Moi, je préfère le rose . . . rose de corail pâle !

— Et vous aurez des fleurs sur les épaules, ajouta la tante ; je trouve cela si gracieux !

— Oui ! Quelles fleurs ? Des roses, sans doute . . .

— C'est cela ! Des roses blanches ! Deux ou trois magnifiques roses blanches, avec un léger brin d'asparagus ! Ah ! mes petites chattes, comme vous serez belles !

Et les yeux de tante Mine brillaient, tout près des larmes, tant était grande sa joie ! Joie faite du bonheur de ses chères enfants !

IV

L'INVITATION AU VOYAGE

POURTANT, malgré tant de projets heureux, un point noir subsistait au cœur de Gisèle : le désir sans espoir de faire partie de l'excursion à Londres . . .

La veille de el'embarquements, Jeannette arriva chez ses amies ; elle avait choisi l'heure du thé, moment où elle était certaine de trouver Mlle Cassandre Florimond à la maison, et généralement de très aimable humeur, entre sa tasse de Ceylan, ses tartines de confitures, et son carafon de rhum.

La fille du docteur fut accueillie avec joie ; tout en savourant une délicieuse tranche de cake aux fruits, elle fit part de son grand désir : emmener Sylvie et Gisèle avec elle à Londres !

On s'embarquerait à Calais le matin, on déjeunerait à Douvres ; on dormirait à Londres ; on visiterait la ville le lendemain ; et le surlendemain, on serait de retour.

— C'est une excellente idée, Jeannette ! fit tante Cashandre, toute souriante, mais je pars moi-même pour Paris mardi . . . C'est regrettable ! Sans quoi, nous nous serions fait une grande joie, Hermine et moi, de vous accompagner toutes trois dans cette intéressante excursion . . . Pourquoi n'attendez-vous pas que je sois de retour ?

— Mais . . . hésita Jeannette, c'est que je ne suis pas libre de changer le jour de cette partie . . . mes deux cousins, mon frère, et notre ami Jacques Delagrave sont des nôtres . . .

— Quoi ? Votre père vous laisse aller comme ça, seule ?

— Mais, mademoiselle, je ne suis pas seule... puisque j'ai mon frère avec moi... et mes amis.

— Justement ! Comment votre père ne craint-il pas que vous voyagiez avec tous ces jeunes gens ?

— Mais, mademoiselle, que pourrait-il craindre ? Mon frère et mes amis sont là pour que je ne coure aucun danger.

— Voyons, mon enfant, ce n'est pas de danger qu'il s'agit... les convenances...

— Oh ! mademoiselle, il est tout à fait admis aujourd'hui, vous ne l'ignorez pas, que des jeunes gens et des jeunes filles voyagent ensemble, par groupes... et c'est pourquoi nous serions tous très heureux d'avoir Sylvie et Gisèle avec nous.

— N'y comptez pas, Jeannette, elles n'iront pas !

— Mais pourquoi ? Tous nos amis les aiment. Elles sont si gentilles, si gaies ! Tout à l'heure encore Jacques Delagrave me disait : « Amenez-nous Gisèle, ou je meurs ! »

— Mon Dieu ! il disait cela, ce garçon ? Et de quel droit disait-il une chose pareille ?... En voilà des manières que je n'aime pas !

Le front de Mlle Cassandre Florimond s'était tout à coup assombri ; son sourire accueillant était tout à coup éteint, Jeannette ne savait plus que dire.

Sylvie songeait à sa robe du soir et, malgré l'orage qu'elle sentait venir, elle se réjouissait tout au fond de son cœur. Mais Gisèle, qui tenait, et pour cause, à l'excursion d'Angleterre, rongeait son frein, et finit par s'écrier :

— Enfin, tante Cassandre, au bout du compte, puisque nous serons avec Jeannette, c'est entendu, n'est-ce pas, nous irons à Londres ?

— Mais que dis-tu là, petite folle ? répliqua Mlle Florimond, l'œil sévère, le front plissé ; m'as-tu jamais vue transiger avec mes opinions ? Vous n'irez pas ! C'est clair, je pense !

— Voyons, Cassandre, intervint enfin Hermine, tu peux bien laisser ces deux enfants se distraire un peu avec Jeannette ! Elles se comporteront très bien, j'en suis sûre ; et tes opinions ne seront nullement atteintes pour si peu...

— Non, non et non !... Inutile d'insister, ma sœur ! Nous remercions Jeannette qui s'est dérangée pour venir jusqu'ici, mais il est impossible que nos nièces courent le monde en compagnie de garçons, voilà !

Jeannette s'était levée un peu froide :

— Au revoir, mademoiselle, je regrette...

— Et moi donc ! s'écria tout à coup Gisèle qui éclata en sanglots.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon enfant ? fit tranquillement tante Cassandre, que veut dire cette crise de larmes ?

Gisèle, ne pouvant plus se contenir, laissa déborder le flot de sa révolte :

— Je suis lasse de mener une telle vie ! s'écria-t-elle. Toutes les jeunes filles ont une personnalité, à l'heure actuelle ; et nous sommes traitées comme des enfants ou comme des nigaudes !

Tante Cassandre se leva, prit Gisèle par le bras, et, la poussant vers la porte :

— Ma pauvre petite, dit-elle avec une grande douceur apparente, tu es nerveuse ! Va te mettre au lit, il faut te reposer... le temps est orageux aujourd'hui.

— Mais, tante... résistait la jeune fille, en essayant de se dégager de la main ferme de Cassandre.

—Non, non ! ne reste pas ici. Va te calmer là-haut, mon enfant, répétait l'inflexible Mlle Florimond.

Puis, se tournant vers Jeannette, lui tendant la main :

— Au revoir, Jeannette, et merci ; ne vous tourmentez pas pour elle... mon principe a du bon ; parlez-en à votre père, et vous verrez qu'il m'approuvera.

— Oh ! non ! osa répliquer l'amie. Non, mon père sera désolé, comme moi-même, de tant de sévérité !

— Ce bon docteur vous gâte trop, petite Jeannette ! murmura en souriant l'énergique tante Cassandre.

Jeannette sortit, accompagnée jusqu'à la grille par Sylvie qui se hâta d'annoncer à son amie la bonne revanche qu'on devait prendre pendant le voyage à Paris de Mlle Florimond.

V

LA NUIT MERVEILLEUSE

Il était neuf heures, le docteur Grangé, en son bureau, nonchalamment étendu dans un des grands fauteuils de cuir fauve, lisait les journaux, tandis que Mme Grangé tricotait près de lui.

Dans la pièce voisine, on entendait les jeunes gens jouer au ping-pong, attendant que ces demoiselles fussent prêtes.

Tout à coup, un bruit de pas légers, accompagné de froufrous et de rires annonça l'arrivée de Jeannette et de ses amies.

La porte du bureau s'ouvrit, et ce fut alors un régal des yeux !

Les trois jeunes filles, toutes trois fort jolies et gracieuses, formaient un ensemble ravissant, dans leurs souples toilettes de mousseline de soie aux vingt petits volants si légers !

Sylvie, brune aux yeux dorés, était en rose ; Gisèle, si blonde, paraissait une fleur au milieu de l'azur très fin de sa robe ; quant à Jeannette, dont les cheveux étaient d'un noir-bleu, elle était

VOUS TOUSSEZ !

Traitez cette toux dès aujourd'hui avec

PERTUSSIN

Quand vous prenez le rhume et que votre gorge s'assèche, les sécrétions de milliers de petites glandes accumulent un flegme visqueux et irritant qui vous fait tousser.

Pertussin stimule les sécrétions naturelles de ces glandes afin qu'elles puissent favoriser l'expectoration facile de ce flegme. Votre gorge en est vite soulagée, votre rhume est calmé.

La toux peut être un avertissement de votre système respiratoire. Pourquoi l'ignorer ? Faites comme des millions d'autres! Prenez Pertussin, un remède d'herbes médicinales pour enfants et adultes. Beaucoup de médecins ont prescrit Pertussin depuis plus de 30 ans. Il est sûr et agit promptement. En vente chez tous les pharmaciens.

PERTUSSIN

Soulage par la méthode de la "gorge humide"

LA BEAUTÉ NE VA PAS SANS SANTÉ. JE LE CONSTATE À MON TEINT DEPUIS QUE JE PRENDS DU SEL ABBEY'S CHAQUE JOUR.

ABBEY'S

Le sel de santé

DEVENEZ DETECTIVE

Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés dans villes et campagnes, pour devenir détectives. Cours par correspondance. Prix modique. Termes faciles. Grands succès. Pour informations gratuites, écrivez à Maurice L. Jullen, B25, Poste T. Montréal.

POINTS NOIRS

Ne pressez pas les points noirs — faites-les dissoudre. Achetez dans n'importe quelle pharmacie deux onces de peroxine en poudre et frottez-en doucement les points noirs avec un linge mouillé d'eau chaude. Cette méthode sûre les dissout et les fait disparaître. Ayez un teint de Hollywood.

MAUX DE TÊTE

Cessez de souffrir, ne manquez plus de réunions joyeuses parce que vous êtes indisposée.

Prenez une capsule Antalgine, jouissez de la vie, et soyez pleine d'entrain et d'énergie.

27 *En vente partout* 25c *et* 75c

ANTALGINE

Une chronique de

CULTURE PHYSIQUE

dans

LE SAMEDI

•

Pourquoi les acteurs — tels Clark Gable, Robert Taylor et autres — ont-ils tant d'aisance dans leurs mouvements ? C'est qu'ils pratiquent constamment la CULTURE PHYSIQUE. Comme on le voit dans la chronique de M. Jacques Langevin, que publie actuellement LE SAMEDI, la culture physique a pour but de créer des corps sains, de développer la personnalité.

"Pour une nation forte . . ."

tel est le titre de cette nouvelle chronique du SAMEDI, commençée dans notre numéro du 29 janvier. Ces articles sont illustrés de photos inédites pour lesquelles ont posé M. Jacques Langevin et une de ses élèves. Ne manquez pas de les collectionner et surtout de mettre en pratique les instructions données. Et parlez-en à vos amies et amis, car ils intéressent tout le monde !

•

LE SAMEDI

Le magazine national des Canadiens français

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

éblouissante parmi tous ses volants couleur d'or ! Trois roses thé s'épanouissaient sur son épaule nue, tandis que ses amies avaient choisi, pour symbole de leur bal, les splendides roses blanches appelées «reines des neiges», dont un clair bouquet ornait le décolleté charmant de leurs corsages.

Les petits pieds chaussés d'argent glissaient, joyeux, sur le tapis du bureau, le frais parfum des roses se répandait autour de ce trio heureux, et le docteur, charmé, s'écriait :

— Les trois grâces !

— Quel dommage, fit Mme Grangé, que votre bonne tante Hermine ne vous voie pas !

— Oh ! mais nous avons fait, hier soir, une répétition générale ! dit Sylvie. C'était moins beau que ce soir, évidemment, parce qu'il manquait Jeannette ; mais, tout de même, c'était assez beau pour faire pleurer la chère tante Mine . . .

— Excellente femme ! murmura le docteur. Comme elle a le cœur tendre !

Les jeunes gens entrèrent en trombe, et, galamment, jetèrent des cris d'admiration ; puis. Valère, le frère de Jeannette, annonça pompeusement :

— Le carosse de ces demoiselles est avancé !

— Oh ! carrosse ! répliqua Jacques Delafrave, c'est vraiment trop d'honneur pour ma vieille auto qui en est à son dernier jour . . . Qui sait si elle pourra seulement faire le voyage du casino aller-retour ?

— N'allez pas nous laisser en panne ! s'écria Jeannette.

— Je voudrais bien vous prêter ma voiture, intervint le docteur, mais outre qu'elle est moins grande que celle-ci, je puis en avoir besoin cette nuit pour quelque malade, excusez-moi.

On partit. La route se fit fort gaîment. La vieille auto poussive transportait toute la joie, toute la fraîcheur, toute la grâce du printemps en fleur !

Au casino, on rencontra la troupe rieuse des amis auxquels on avait donné rendez-vous.

Sous la profusion des lumières, dans l'enivrante harmonie des orchestres, Gisèle sentait en son cœur une allégresse immense : elle portait la robe de son rêve ! Elle était au bal ! Quelqu'un l'aimait ! Tout était beauté, amour, bonheur !

Et Jacques avait ce soir-là, de si doux yeux ! Un regard tellement attentif, tellement admirateur, tellement enamouré !

Ah ! comme la vie était belle !

Sylvie s'amusait follement, heureuse surtout de la joie de sa sœur bien-aimée ; mais heureuse aussi de danser en ce bel endroit, dans sa robe de mousseline rose, et d'être libre, enfin, comme les autres jeunes filles !

Et la nuit passa ainsi qu'un rêve ! Trop tôt, il fallut revêtir les grandes capes de sortie. Trop vite, il fallut regagner la vieille auto !

— Déjà finie, cette belle fête ! murmurait Gisèle, descendant, au côté de Jacques, l'escalier du casino.

— Hélas ! répliquait-il, les plus heureux moments sont toujours les plus courts ! Mais le premier est fait : vous reviendrez certainement plusieurs fois encore, avant la fin de la saison.

— Je n'ose l'espérer, répondit-elle.

—Alors, fit-il à voix basse, il me faudra vous enlever à tante Cassandre . . . car je ne peux plus me passer de vous !

Elle tourna vers lui son charmant visage, afin de savoir s'il voulait rire, ou s'il parlait sérieusement.

Il souriait d'une façon très tendre, un peu mystérieuse, et il dit, lui saisissant la main :

— Chère Gisèle, m'accorderez-vous bientôt, pour toujours, cette petite main que je serre avec tant de joie ?

Elle resta muette, et comme chancelante de surprise et de bonheur . . . Il dut un peu la soutenir.

— Eh bien ! dit-il, on est donc si fatiguée ?

— Non, Jacques, non ! s'écria-t-elle enfin, je ne suis nullement lasse ! Et si cette belle nuit pouvait recommencer à l'instant, je danserais et je rirais encore avec le même entrain, le même plaisir très grand ! Mais ce que vous venez de me dire est si heureux, si imprévu surtout, que j'ai peur d'y répondre . . .

Il serra contre son cœur le bras fin de la jeune fille :

— Répondez-moi vite, chère Gisèle, ne me faites pas souffrir, je vous en prie !

— Oh ! répondit-elle en riant, enlevez-moi à tante Cassandre le plus vite possible, je n'ai jamais rêvé tant de bonheur à la fois !

Dans l'ombre, il porta jusqu'à ses lèvres la petite main frémissante de Gisèle.

On s'engouffra dans l'auto antique qui, sous les étoiles, reprit tant bien que mal le chemin d'Etaples.

Jacques était au volant . . . sa main émue n'avait certes pas sa sureté coutumière ; et puis aussi, la pauvre vieille auto « près de rendre l'âme », ainsi disait de plaisante façon, la pauvre vieille machine semblait obéir à grand'peine à son conducteur. Celui-ci, par moment, en était même inquiet :

— Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ? marmottait-il je ne sais plus condure...

— Tu t'endors ? intervenait Valère ; tu es fatigué . . . Veux-tu que je prenne ta place ?

— Moi, m'endormir ? Allons donc ! Je n'ai jamais été aussi bien éveillé.

Pourtant, il n'y a pas à dire, ça ne marche pas.

Tout à coup quelque chose grinça, se bloqua . . . et la voiture refusa d'aller plus loin.

— Eh bien ! murmura Jacques, nous voilà bien !

Il descendit ; Valère le suivit ; ils soulevèrent le capot, examinèrent. Les jeunes filles, à l'intérieur, s'inquiétaient vivement.

— Où est-on, ici ?

— A peine à Stella, répondit Valère.

— Mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ?

— Ça va peut-être s'arranger . . . espérait Gisèle qui voyait tout en beau.

Mais, juste à ce moment, Valère annonça :

— Mes pauvres filles, nous voilà en panne, au milieu du chemin, en pleine nuit ! Rien à faire ! Bucéphale est mort!

— Non ? . . . Pas possible ! . . . Quel heure est-il ?

— Bientôt trois heures du matin !

—Oh ! essaycz encore de faire avancer la machine !

— Non, il n'y a rien à faire . . . dit à son tour Jacques, l'air anxieux.

— Alors ? demanda Jeannette qui aimait les aventures, et qui riait follement, qu'allons-nous faire ?

—Attendre ici, répondit Valère, que le premier autocar de Stella nous prenne pour nous mener à Etaples . . . Nous dormirons dans la voiture en attendant.

— Mais il fait froid, dit Sylvie, voilà qu'il pleut . . . Nous serons très mal ! Quel ennui ! Mon pauvre Jacques, votre vieille auto nous joue un bien vilain tour !

— C'est très amusant, au contraire ! répétait Jeannette ; j'adore l'imprévu ! Seulement, je ne suis pas d'avis de rester ici, allons plutôt sonner à quelque porte de Stella, et demander l'hospitalité pour la nuit.

— Tu n'y penses pas ! répliquait Sylvie qui commençait à s'inquiéter au sujet du retour à la maison avant l'arrivée de tante Cassandre ; nous allons pas faire une chose pareille, pour ressembler à deux aventurières . . .

— Mais peut-être, ajouta Gisèle, peut-être connaisons-nous quelqu'un ici qui pourrait nous prêter sa voiture, ou nous abriter jusqu'au matin ?

— Ça, c'est une idée ! s'écria Jacques ; j'ai justement là, tout près, dans les premières maisons de Stella, mon parrain, Bertrand des Sablons, un homme extraordinaire, très original, très bon, qui ne demandera pas mieux que de nous aider . . . Allons-y.

— Allons-y, acquiesça Valère.

— Mais qu'est-ce qu'il fait, votre parrain ? demanda Sylvie, la plus sage des trois filles.

— Oh ! c'est un artiste, critique théâtral, écrivain, je ne sais quoi encore !

— Il est marié ? Il a de la famille ? insista-t-elle.

— Non, il est vieux garçon.

— Oh ! mais nous nous ne voulons pas aller chez un monsieur seul, bien sûr ! se récria Sylvie. Mon Dieu ! si tante Cassandre nous voyait !

— Ah ! il s'agit bien de tante Cassandre ! s'exclama Valère en éclatant de rire. Nous sommes dans l'embarras, nous appelons à l'aide . . . nous n'allons pas faire les difficiles . . .

— D'ailleurs, reprit Jacques, mon parrain n'est pas un jeune homme ; il a cinquante-deux ans, je crois ; et puis, il n'est jamais seul dans sa maison : il a toujours des tas d'invités ; il est riche est très généreux ; enfin il a sa vieille bonne, qu'il appelle « sa nourrice », et qui a bien soixante ans d'âge ; elle sera ravie de s'occuper de ces demoiselles, elle les soignera comme des petits poulets . . . vous allez voir ça . . . Allons, venez !

Tant bien que mal, sans y voir clair, on arriva devant un grand châlet à la haute toiture, aux balcons de bois, perché sur la dune. Jacques sonna ; on attendit, Jacques sonna une seconde fois.

Une fenêtre du premier étage s'éclaira, et, au bout d'un assez long moment, une forme humaine, enveloppée d'une ample robe de chambre, apparut au balcon.

— Qui va là ? cria une forte voix d'homme.

— C'est moi, mon cher parrain ! C'est Jacques !

— Quoi ? A pareille heure ? N'es-tu pas un peu fou, mon pauvre garçon ? prononça la voix.

— Mon parrain, excusez-moi . . . nous avons eu une panne d'auto, à deux pas d'ici . . . Nous sommes cinq !

— Vous êtes cinq ! C'est de plus en plus fort ! Et où alliez-vous comme ça?

— Mon parrain, il pleut ! Et il y a trois jeunes filles avec moi . . .

— Ah ! bon ! bon ! Excusez-moi. S'il y a des dames, je descends tout de suite !

Vivement le parrain rentra dans sa maison. On l'entendit qui criait dans l'intérieur :

— Nourrice ! Nourrice ! Levez-vous, s'il-vous-plaît ! Il nous arrive de la visite !

Les cinq amis riaient, malgré la pluie glaciale qui les mouillait de plus en plus.

— Il a l'air bien amusant, votre parrain ! déclarait Jeannette.

— Il est aimable, en tous cas . . . disait Gisèle.

— Va-t-il nous prêter son auto ? demandait Sylvie.

La porte d'entrée s'ouvrit, puis la grille.

QUELLE AMELIORATION LA
Maybelline
APPORTE !

Des yeux bordés de longs cils noirs et riches — deux sources de charme ! C'est ce que vous obtenez facilement, et rapidement avec le Mascara Maybelline, soluble ou en crème. Voilà le véritable secret d'une figure romanesque.

La Maybelline est inoffensive, n'échauffe pas les yeux et n'est pas dissoute par les larmes. Elle n'est ni collante ni granulée. S'applique facilement, paraît *naturelle*. Accentue la courbure des cils. Plus de dix millions de femmes chic, de Paris à Hollywood, se servent régulièrement de Maybelline. 75c partout. Noir, Châtain ou Bleu.

Employez aussi le Crayon Maybelline pour les sourcils et la crème Maybelline pour les paupières dont les jolies nuances s'harmoniseront avec le mascara. Dans tous les bazars, vous pouvez vous procurer des petits modèles des Accessoires Maybelline pour la beauté des yeux. AUJOURD'HUI même — apprenez comment avoir des yeux plus beaux, plus séduisants —avec Maybelline—le maquillage pour les yeux des gens chics!

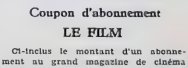
Chemical Laboratories

ACTIVEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Et vous vous lèverez le matin pleine de vigueur

Votre foie doit verser deux livres quotidiennes de bile. Si la bile n'est pas assez abondante, les aliments ne se digèrent pas. Les gaz s'accumulent dans votre estomac. Et c'est la constipation. Votre organisme s'intoxique. Conséquences : vous vous sentez lourd, abattu, et le pessimisme vous envahit.

Il ne suffit pas toujours d'agiter les intestins pour détruire le mal. Il faut en même temps s'occuper du foie. Ces bonnes Petites Pilules Carter pour le Foie feront secréter ces deux livres de bile et vous remettront en forme. Doucement et sans aucun danger, elles permettent à la bile de s'épandre. Elles font le même travail que le calomel mais ne contiennent ni calomel ni mercure. Demandez à Carter's, 5 Yardley House, Toronto, Canada, un échantillon gratuit des Petites Pilules Carter pour le Foie et une brochurette gratuite intitulée : "The Interesting Story of What Makes You Feel Good". Ou procurez-vous les Petites Pilules Carter pour le foie, chez votre pharmacien. 25c. Refusez tout succédané.



Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE. Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

SOYEZ CHIC A 45 ANS

Conservez une belle taille

Les livres que vous pesez en trop et qui abîment votre taille, vous empêchent de vous habiller à votre goût, sont souvent dues à la paresse de votre foie. Quand ce grand nettoyeur du sang et distributeur d'énergie est inactif ou surchargé, les sucres et les hydrates de carbone qui devraient être emmagasinés dans le foie forment des tissus graisseux. Les femmes d'âge moyen et celles plus âgées qui ont conservé une belle taille ont toujours le foie sain. Les tablettes Fruit-a-tives rétablissent le bon fonctionnement de votre foie et le gardent en état de santé. Vous vous sentez mieux, votre teint est plus clair, votre regard plus vif; vous avez plus de chances de conserver votre belle taille—de porter des toilettes chics. Des milliers de femmes prennent des Fruit-a-tives pour cette raison. 25c., 50c.

FRUIT-A-TIVES POUR LE FOIE

NE SOUFFREZ PLUS

GRACE AU

TRAITEMENT MEDICAL

F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines. Des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boite Postale 2353 — Dépt. 2

5941 Avenue Delorimier. MONTREAL, P.Q

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.*

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
976, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Un grand homme en robe de chambre claire salua :

— Bonne nuit, mesdames ! dit-il de sa belle voix franche ; soyez les bienvenues et entrez vite, car la pluie me tombe désagréablement dans le cou.

On entra dans une jolie pièce très large, à la fois salle à manger, atelier de peinture, bibliothèque, salon.

Le parrain pressa deux boutons, et alluma en grand toutes les lampes, puis se tournant vers les jeunes filles dont les capes s'ouvraient sur les robes de mousseline soyeuses :

— Dieu ! qu'elles sont jolies ! s'écria-t-il ; c'est un rêve éblouissant ! . . . Oui, je rêve, sans doute . . .

Il se frotta les yeux, regarda encore les jeunes filles, puis se laissant tomber dans un fauteuil. il dit :

— Asseyez-vous, si vraiment vous n'êtes pas que de fugitives apparitions ! Et puis, toi, Jacques, explique-moi ce que tu attends de ton pauvre parrain, à moitié abasourdi de sommeil et d'étonnement . . . et d'admiration !

— Mon cher parrain, nous venons du gala de Paris-Plage, et nous voudrions, puisque notre auto ne peut plus nous mener à Etaples, que vous nous prêtiez la vôtre . . . je reconduirai ces demoiselles chez elles, puis je vous ramènerai la voiture quand il fera jour.

— Allons donc ! Ce serait bien piètre de ma part que de vous mettre à la porte par ce temps, et cette nuit, mon cher, je vais d'abord vous héberger jusqu'à demain ; justement, j'attendais six personnes qui ne sont pas venues, il y a donc six lits tout prêts.

— Mais mon parrain, nous y sommes à demain . . . ces demoiselles sont pressées d'arriver chez elles et se reposer.

— Ne jouez pas sur les mots, filleul ! Aujourd'hui, demain, nous sommes dans la nuit ; il faut dormir, et ces demoiselles se reposeront très bien chez moi.

Un claquement de pantoufles se faisait entendre depuis quelques minutes.

— Ah ! voilà ma nourrice ! s'écria le parrain ; elle sera heureuse de vous être agréable.

Une petite femme toute ronde entra, portant entre ses mains un large plateau couvert de verres et de cuillers ; elle était comiquement vêtue d'un jupon à grands carreaux et d'un caraco rouge; sur sa tête, elle portait un foulard en pointe qui venait se nouer à son menton :

— Bonjour, mesdames et messieurs ! fit-elle souriante ; j'ai mis chauffer l'eau pour faire un bon grog ; cela vous fera du bien ! J'ai tout entendu, quelle aventure !

Et déjà elle disposait aimablement les verres sur de petites tables volantes qu'elles transportaient avec prestesse.

— Mais, mon cher parrain, pourquoi toute cette peine ? répétait Jacques ; nous voudrions surtout ne pas vous déranger . . . c'est déjà assez de prendre votre auto.

— Mon auto ! mon auto ! Mais je ne peux pas vous la prêter . . . je ne l'ai plus ! Je croyais te l'avoir dit. Excusez-moi. Je l'ai donnée pour quelques jours à mon vieil ami Lux Nox qui doit me la rapporter demain.

— Ah ! quel ennui ! s'écria Sylvie, toujours inquiète. Nous ne pouvons pourtant pas rentrer en plein jour à Etaples en robes du soir ! Comment faire ?

— Dormez d'abord ici, ma toute belle et ne vous inquiétez pas du reste. Je voudrais bien, vous garder le plus longtemps possible sous mon toit . . . Vers six heures, un de ces messieurs téléphonera à vos mamans pour les tranquilliser ; ainsi tout s'arrangera.

La grosse nourrice avait versé dans les verres le grog savoureux et reconfortant ; puis elle avait dit, très vive :

— Je m'en vais « faire les couvertures ».

Et bientôt redescendue, elle entraînait les trois jeunes filles dans de belles chambres aux murailles tendues de toile de Jouy, où elles installèrent confortablement pour la nuit, tandis que les jeunes gens continuaient de bavarder avec l'aimable parrain dans le grand hall.

VI

"Il est onze heures ! » Gisèle ! vite, levons-nous ! . . . Gisèle mon Dieu, comme nous sommes en retard ! criait Sylvie qui venait d'ouvrir les yeux en entendant sonner la pendule, et qui secouait de toutes ses forces sa sœur endormie.

— Oui, Sylvie ! Oui, je vais me lever . . . Laisse-moi au moins le temps de m'éveiller.

— Mais, ma petite, si nous partons pas tout de suite, dans quelle inquiétude sera tante Mine !

Du fond de son lit, Jeannette intervint :

— Ne vous tourmentez donc pas ! Puisque Valère a téléphoné, votre tante est prévenue.

— Oui, mais il faut tout de même être rentrées à la maison pour que tout soit en ordre au moment du retour de tante Cassandre.

A cet instant. on frappa à la porte. C'était « nourrice » qui apportait du café au lait, du beurre, des confitures.

— Monsieur demande si ces demoiselles ont bien dormi, dit-elle, et il espère bien garder ces demoiselles à déjeuner. C'est pour une heure . . . on a bien le temps . . . Et ces demoiselles pourront prendre, si monsieur le permet, l'autocar de deux heures et demie pour

Etaples, parce que maintenant celui du matin est « raté » . . . il passe dans un quart d'heure.

— Hélas ! soupira Sylvie, que d'ennui pour un moment de joie !

— Ne te tourmente donc pas ainsi ! s'écria Gisèle, enchantée de passer encore quelques heures auprès de son cher ami ; si nous partons après déjeuner, ce sera bien assez tôt encore !

Sylvie se calma.

Elles firent leur toilette en tout hâte, pressées qu'elles étaient de revoir Valère, Jacques et le parrain, et d'avoir des nouvelles de l'auto. Elles firent fort en s'insinuant vers midi dans leurs robes du soir . . . C'était les seuls vêtements qu'elles possédaient ! Leurs petits souliers d'argent faisaient bizarre figure sous le soleil ; les roses de leurs corsages étaient presque effeuillées. Elles s'arrangèrent de ce qu'il en restait, mêlé aux légères feuilles d'asparagus.

Enfin, elles descendirent dans le hall qui leur parut plus beau en plein jour avec ses tapisseries du XVIIe siècle, ses boiseries anciennes et tant d'œuvres d'art attentivement collectionnées.

Du jardin, une voix joyeuse les appela :

— Venez près de nous, aimables beautés ! disait le maître de céans, venez cueillir des roses, des pêches !

Elles descendirent quelques marches, et trouvèrent les jeunes gens et le parrain se promenant parmi les pelouses et les parterres fleuris. Celui-ci les charma de nouveau.

Bertrand des Sablons était encore un très bel homme, sa barbe noire dans laquelle se mêlaient déjà quelques fils d'argent, son allure chevaleresque et spirituelle lui donnaient vraiment, ainsi que l'avait dit Gisèle, l'air d'un grand seigneur de la Renaissance ; il le savait et se flattait de ressembler au roi François Ier, dont il avait la belle taille, le profil hardi et les larges yeux intelligents, souriants, aimables.

Vêtu d'un costume de flanelle blanche, il faisait avec élégance les honneurs de son jardin où chantaient les jets d'eau, où de belles statues de nymphes et de faunes peuplaient la verdure.

— Nous croyons faire un rêve ! disait Jeannette. Tout est si beau, si harmonieux chez vous, monsieur, et nous sommes tombées ici par un tel miracle !

— Et moi, je crois aussi faire un beau songe, répliquait Bertrand des Sablons ; j'ai si peu souvent le plaisir d'avoir des jeunes filles en mon logis . . . Et j'adore la jeunesse ! Mon cher filleul ne vient me voir que dans le cas d'une panne d'auto . . .

— Je viendrai plus souvent, je vous le promets, mon parrain ! affirma Jacques.

LE RHUME est facilement et promptement soulagé par ce triple procédé

C'est la Méthode qu'Emploient des Millions de Personnes — Elle Agit Promptement !

Même un léger coryza ne doit jamais être négligé. Voici ce qu'il faut faire : Prenez 2 comprimés d'Aspirine dès que vous vous sentiez enrhumé — avec un grand verre d'eau. Au besoin, répétez le procédé selon le Mode d'Emploi glissé dans chaque étui. Vous serez, Madame, vite soulagée.

Nombre de médecins conseillent maintenant cette façon de soulager les symptômes du rhume. On prend de l'Aspirine pour être soulagé . . . puis, si le mieux se fait attendre, on appelle le médecin.

Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada. Le mot " Aspirin " est la marque déposée de la Bayer Company Limited, de Windsor, Ontario. Exigez, en forme de croix sur chaque comprimé, les lettres du nom Bayer.

Exigez la Marque **ASPIRIN** Marque Déposée

— Pour commencer, je te garde toute la journée ; c'est une affaire entendue ! Songe que je reçois, ce tantôt, tout un groupe de fins artistes : mon vieil ami Lux Nox, de l'Opéra, qui me ramène mon auto ; et puis Christine Davidski, la célèbre cantatrice russe, avec deux de ses disciples ; tout ce monde-là veut bien honorer la « Villa des Dunes » en se rendant à Paris-Plage, pour un gala musical Tu imagines, mon fileul, combien je serais fier d'accueillir tous ces « illustres » au milieu d'une cour de jeunesse Si vous voulez bien, tous les cinq, orner mon dîner de votre gracieuse présence, vous aurez au moins le plaisir de voir de près mes talentueux visiteurs, et vous me rendrez le plus heureux des parrains ! J'attends aussi mon beau neveu Pierre que tu connais, Jacques, un peu, je crois.

— Mon bon parrain, dit gentiment le filleul, je serai des vôtres ce soir, avec grand plaisir ; peut-être Valère Grangé et sa sœur resteront-ils aussi ; si leurs parents le veulent bien, mais, tout d'abord, il me faut accompagner nos amies Gisèle et Syvie qui doivent être de retour à Etaples pour trois heures exactement !

—Non, voyons, vous ne ferez pas cela, mesdemoiselles ! Ce sont vos grâces qui honorent ma maison, bien plus, j'ose le dire que la présence de vos cavaliers ... Ne mérité-je pas une petite faveur, moi, pauvre bonhomme, qui me suis éveillé pour vous dans mon sommeil, qui ai affronté la froideur de la nuit, et celle de la pluie, pour vous ouvrir ma porte ?

— Mais, monsieur, fit Sylvie, de son petit air sérieux, un peu timide et affairé, il faut que nous vous disions un grand secret : avec l'aide de notre bonne tante Hermine, nous avons fait pour ainsi dire l'école buissonnière à Paris-Plage, cette nuit ... Il ne faut donc pas qu'on s'aperçoive de notre absence à la maison ... Quelle catastrophe ! Et la pauvre tante Hermine qui nous gâte tant serait bien en peine !

—Comme vous êtes gentille, charmante Sylvie, quand vous racontez votre vieille histoire d'enfant punie ... Mais je ne vous écoute pas .. Je vous tiens, je vous garde, vous et votre adorable sœur, et votre amie Jeannette, qui adore les aventures ! Et voilà ma nourrice qui sonne la cloche ... Allons nous mettre à table ... nous déjeunerons dans le jardin, vous savez ... à la divine senteur des roses ...

Sylvie voulut savoir si Valère avait téléphoné directement à tante Hermine.

— Certainement, répondit le jeune homme ; votre chère tante est rassurée; tranquillisez-vous. Elle a même dit, je ne sais trop pourquoi : « Je prévoyais bien qu'elles ne rentreraient pas cette nuit ! » Comment pouvait-elle prévoir que l'auto nous laisserait en plan ?

— Ah ! s'écria Jeannette, tu ne sais donc pas que tante Mine est voyante ?

— Eh bien ! si ses prévisions se réalisent, que va-t-il nous arriver encore ? Car elle a ajouté : « Qu'elles ne se tourmentent pas ! Qu'elles s'amusent ! Quelque chose me dit que cette fête durera plus longtemps qu'on ne pense ! »

— Brave tante Mine ! médita Sylvie; elle prend toujours nos désirs pour des réalités ... Voilà comment elle est voyante !

— Non, non ! affirma Gisèle ; elle a des prémonitions, c'est sûr !

Les jeunes filles demandèrent ensuite des nouvelles de l'auto malade.

— Je la ferai remorquer demain jusqu'à Etaples, répondit Jacques ; elle n'est décidément plus qu'un fantôme !

On se mit à table dans la roseraie. Tout était beauté et parfums, chants d'oiseaux et causerie spirituelle du maître de la maison. Les mets étaient savoureux et bien servis par la bonne nourrice au sourire radieux. C'était un véritable enchantement !

Cependant le repas se prolongeait un peu, avec les pêches succulentes, les gâteaux le café et sa crème légère. Sylvie et sa sœur parlèrent encore une fois de se retirer.

— Nous reviendrons peut-être vous voir, cher monsieur, disait Sylvie, un peu hésitante. On est si bien chez vous! Mais je vous assure que tante Cassandre est terriblement sévère, et que, pour rien au monde nous ne voudrions chagriner tante Hermine qui nous aime tellement !

— Vous êtes adorable ! répétait en riant le parrain, vos petits potins de famille m'amusent très fort et je vous écouterais bien jusqu'à demain ! C'est pourquoi vous allez rester ici, ma mie, vous et toute votre gracieuse suite ! ... Vous ne vous en irez pas !

Mais Sylvie se démenait tant qu'elle pouvait, afin de faire saisir à son hôte l'importance que pouvait avoir le retour le plus hâtif vers Etaples. Elle racontait, elle expliquait. Son joli visage s'animait et, s'empourprant à mesure, devenait plus charmant encore.

Le parrain, lui, ne l'écoutait d'ailleurs aucunement ; ce qui l'intéressait, c'était la mimique expressive et rapide de cette charmante figure, c'était la voix claire, chantante, un peu violente par éclats, qui amusait prodigieusement son oreille de dilettante.

Tout à coup il vit les yeux dorés de Sylvie devenir plus brillants tant elle mettait d'ardeur à vouloir convaincre cet auditeur rebelle ; des larmes peut-être allaient perler au bord des cils.

Alors, il cessa de rire ; son visage sceptique, ironique et joyeux prit tout à coup une expression très douce :

— Oh ! s'écria-t-il, c'est qu'elle se fâche ! Elle va pleurer ? Non, vraiment, je ne voulais que vous taquiner un peu, chère petite demoiselle ... Voyons, mon esprit obtus va enfin essayer d'approfondir la question : tante Cassandre pourrait se fâcher .. tante Hermine pourrait avoir de la peine ...

Puis, soudain, se taisant, il porta vers son front l'index de sa main droite. Son expression devint subitement très grave, ses yeux se fermèrent. Un moment passa dans le silence complet, pendant lequel Sylvie, sa sœur et ses amis, surpris, sentirent en leur esprit une rapide angoisse.

Enfin, revenant à la réalité des choses, mais battant des paupières, comme pour se rappeler un souvenir très lointain, il dit :

— Cassandre ... Hermine ... Agnès ... les trois sœurs ! Tout mon âge ! Grands dieux ! serait-ce possible ?

S'adressant à Sylvie, d'une voix changée, il demanda :

— Dites-moi, chère demoiselle, vos tantes n'ont-elles pas habité autrefois Dinard ?

— Oui, répondit la nièce, elles ont passé toute leur jeunesse.

—Elles s'appelaient Florimond, n'est-ce pas, de leur nom de jeunes filles ?

— Oui, elles s'appellent toujours Florimond, car elles ne sont jamais mariées.

— Miracle et phénomène ! s'écria-t-il, passant sur son front sa belle main d'artiste. Ah ! mes enfants ! ... Cassandre est mon premier amour ! ... Cassandre! ... Cassandre !

Il demeura songeur un moment, les yeux clos. Tous restaient muets de surprise, muets aussi devant le rappel de ces souvenirs émus.

Mais Bertrand des Sablons n'était pas homme à s'émouvoir longtemps. Bien vite il releva la tête, avec toujours son spirituel sourire ; d'une main ferme, il frappa sur la table, disant, l'air résolu:

— Eh bien, mes chères enfants, c'est une raison de plus pour que je vous garde. Ne vous inquiétez pas, j'arrangerai la chose ; j'irai vous reconduire, et je verrai Cassandre ! Et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Tout de suite, au nom de Cassandre, entraîné par son entrain spirituel, il se mit à déclamer ce beau vers de Ronsard :

Cueillez, cueillez votre jeunesse !

Mais Sylvie s'était rapprochée de Gisèle et disait véhémente :

— C'est extraordinaire ! Pourtant, non, non, ça ne se peut pas ... il faut que nous rentrions ! L'autocar passe dans un instant, allons vite chercher nos capes.

— Que dites-vous là ? Voyons ! s'écria le parrain se levant et s'approchant de Sylvie qu'il prit aux épaules et qu'il regarda bien en face. Vous d'abord, vous êtes trop sérieuse, vous ressemblez tout à fait à Hermine ... ou à Agnès ...

— Agnès était notre chère maman, dit doucement la jeune fille. Voilà déjà dix ans qu'elle n'est plus ...

— Hélas ! pauvre Agnès si gentille! fit-il très doux ; comme la vie est cruelle, parfois !

Juste à ce moment, le téléphone retentit, Jacques se précipita vers l'appareil.

— C'est votre tante ! dit-il dès les premiers mots, tendant à Sylvie l'autre écouteur.

— Nous allons manquer l'autocar ! s'inquiéta encore la jeune fille en s'avançant, traînant derrière elle sa longue cape, tandis que Jacques téléphonait.

— Oui, mademoiselle, oui, nous en sommes bien contents, car on voudrait beaucoup nous retenir ici pour dîner...

A mesure que Sylvie écoutait, on pouvait voir son mobile visage s'éclairer de plus en plus : l'anxiété qui, depuis quelques instants la tourmentait s'était tout à fait dissipée ; entre deux phrases, elle lança d'un ton joyeux, vers ses amis, ces mots qui réjouirent tous les cœurs :

— Nous restons ! Tante Cassandre ne rentre que demain !

— Bravo ! Bravo ! s'écria le parrain.

Au téléphone. Jacques éclata de rire, tandis que Sylvie répondait à sa tante:

— Oui ... en effet ... oui, tante Mine ... oui, nous sommes ici dans un palais enchanté ! C'est tout à fait cela !... Et toutes tes prévisions se réaliseront, si extraordinaires soient-elles ! Au revoir, ma bonne tante Mine, je t'envoie mille baisers au bout du fil !

Les capes furent rapportées au vestiaire et le maître de la maison, joyeux, s'écria :

— Enfin nous allons donc pouvoir terminer notre repas en toute tranquilité ! L'aimable Sylvie ne sera plus inquiète.

— Non, je ne suis plus inquiète, mais absolument stupéfaite de ce que vous nous avez dit tout à l'heure ! Je voudrais bien savoir ...

— Vous saurez tout ! Je vous raconterai ma jeunesse, soyez-en certaine ! Mais, tout d'abord, dites-moi, jeunes fille, êtes-vous jamais allées à Dinard, vous ?

— Oui, dirent à la fois les deux sœurs ; nous y avons passé un été, et nous nous y sommes beaucoup amusées !

— Cela ne m'étonne pas : on s'amuse toujours à Dinard ... jusqu'au jour où ça ne va plus !

N'ATTENDEZ PAS POUR VOUS

ALCALISER!

Supprimez la cause du mal à son début!

Plus vous attendrez, plus vous aurez d'excédent acide à neutraliser. Prenez 1 ou 2 petits comprimés (que vous aurez sur vous) ... c'est la méthode Phillips.

Plus on néglige l'indigestion acide, plus elle s'aggrave. C'est pourquoi, pour obtenir un prompt soulagement, nombre de médecins conseillent de *s'alcaliser*, dès les premiers symptômes, au moyen de Lait de Magnésie Phillips. *Le seul moyen est évidemment de porter un alcalin sur soi.* C'est ce que font des milliers de personnes, maintenant que la véritable magnésie Phillips est vendue en petits comprimés aromatisés à la menthe — dans un étui plat, pour la bourse ou le gousset. De la sorte, on est toujours prêt, et il suffit de prendre 2 de ces comprimés — dont l'effet alcalifiant est analogue à celui de 2 cuillerées à thé de lait Phillips. On commence immédiatement à se sentir mieux — gaz et nausées, sensation de réplétion, aigreurs, mal de tête, haleine douteuse ... tout le cortège d'une acidité gastrique excessive disparaît comme par enchantement. En supprimant la cause première de l'indisposition, tout rentre bientôt dans l'ordre — et vous ne risquez plus de choquer les personnes qui vous entourent ...

Essayez cette méthode généralement acceptée par les médecins — surtout si vous avez eu recours, jusqu'ici, à des remèdes moins naturels. Vous serez ravie.

Mais ... exigez le véritable Lait de Magnésie *Phillips*, liquide ou en comprimés — c'est à son effet rapide qu'il est redevable de sa renommée mondiale.

L'ORIGINAL EST UN LIQUIDE . . .

A la maison, et pour les enfants, des millions de personnes se servent du véritable Lait de Magnésie Phillips liquide — tel que préparé à l'origine.

Fabrication Canadienne

LAIT DE MAGNÉSIE PHILLIPS

— Ah ! s'exclama Gisèle, vous dites comme tante Cassandre ! Elle a gardé de cet endroit un très mauvais souvenir ... elle ne veut jamais en entendre parler, et pourtant il me semble que son enfance y fut heureuse ...

— Pauvre Cassandre ! soupira le parrain. Mais alors, comment a-t-elle pu vous emmener là-bas ?

— Oh ! dit Sylvie, c'est tante Hermine qui a eu l'idée d'y aller, justement pendant une absence de tante Cassandre ... et quand tante Cassandre a appris que nous étions à Dinard, elle nous a fait revenir en grande vitesse. Elle était surtout furieuse de ce que nous avions renoué amitié avec la famille Du Bois.

— La famille Du Bois, s'écria le parrain, c'est ma propre famille ... Pauvre Cassandre !

— Les Du Bois sont pourtant de très braves gens ! dit Sylvie ; ils nous ont très bien accueillies !

— Mme Du Bois est ma sœur ... elle est excellente, en effet ... Mais alors, charmante Sylvie, vous avez connu mon beau neveu Pierre ?

Sylvie ne put s'empêcher de rougir. Elle répondit en essayant de cacher son trouble :

— Mais oui, nous l'avons bien connu, ainsi que ses deux sœurs, Jeanne et Magdeleine.

— Oh ! elle a rougi ! s'écria, taquin, le maître de céans, elle a rougi ! Ah ! ah ! charmante Sylvie, il y a là un petit flirt, sans doute ?

Tout le monde riait, et la pauvre Sylvie, toute intimidée, ne savait que dire. Gisèle voulut lui venir en aide :

— Moi aussi, je l'ai aimé, ce Pierre ! s'écria-t-elle au risque de mettre Jacques en jalousie ; cependant, comme je n'avais que neuf ans, hélas ! Pierre ne s'intéressait nullement à mes sentiments de pauvre petite fille ...

— Vous, blonde enfant, fit plaisamment le parrain, vous n'avez aujourd'hui pas plus qu'autrefois le droit d'aimer mon neveu ... Je devine quelqu'un qui en serait au désespoir ! Et maintenant, mes amis, écoutez l'histoire de ma jeunesse.

Comme il disait ces mots, une rumeur joyeuse s'éleva de l'autre côté du jardin ; un bruit de voix et de rires envahit bientôt le hall.

« Nourrice » apparut au bout de la roseraie :

— Les invités de monsieur sont arrivés ! dit-elle.

Bertrand des Sablons se leva en hâte, et, entraînant avec lui Gisèle et Jeannette qui se trouvaient à ses côtés, il se précipita à la rencontre de ses convives, suivi de Sylvie et des deux jeunes gens.

— Mes chers amis, je suis ravi, doublement ravi de vous recevoir, ayant sous mon toit, aujourd'hui, toute la grâce et la jeunesse du monde ! Soyez les bienvenus et faites connaissance.

Il baisa la main des trois dames, donna l'accolade à son vieil ami, le grand chanteur, et serra sur son cœur son neveu Pierre, puis il fit les présentations.

Jeannette et Gisèle étaient enchantées de se rencontrer avec ces illustres artistes ; quant à Sylvie, toute troublée par la présence de Pierre, elle restait un peu à l'écart, entre Jacques et Valère.

Pierre était devenu un homme aux beaux yeux noirs, les mêmes yeux que ceux de son oncle, en plus doux. Tout d'abord, il ne reconnut pas sa très chère amie d'autrefois ; mais quand le nom de Sylvie résonna à son oreille, levant les yeux, et fixant la belle jeune fille en robe du soir qu'il avait devant lui, il pensa tomber de stupéfaction ...

Tendant vers elle ses deux mains ouvertes, il s'écria :

— Sylvie ! Sylvie ! ... Vous retrouver ainsi chez mon oncle ! Quelle joie ! Et quel miracle !

Gisèle intervint. Il ne voulait pas reconnaître en cette splendide blonde, la mince fillette de jadis ...

Toute la jeunesse s'installa en un angle du grand hall, tandis que le parrain faisait aux artistes les honneurs de son home.

Le premier mot de Pierre à Sylvie, dès qu'ils purent parler sans témoins, fut avec une inquiétude dans la voix :

— Vous êtes mariée ?

— Mais non, Pierre ! Et vous ?

— Non, Sylvie ! Jamais je n'ai rencontré personne qui vous vaille ! Ah ! que je suis content de vous retrouver ! J'ai vingt-neuf ans, aujourd'hui, il est temps de réaliser mon rêve, si vous le voulez bien, chère Sylvie ?

VII

TOUJOURS L'ENCHANTEMENT

La réunion d'artistes fut des plus charmantes, sans façon, tout intime, affectueuse, gaie. Lux Nox, pour plaire à son vieil ami, voulut bien se faire entendre, à la grande joie de tous ! Christine Davidski chanta dans sa langue maternelle, puis en français. L'une de ses amies dit, avec beaucoup d'esprit, un amusant poème de Zamacoïs ; et l'autre amie, tirant de son sac une paire de castagnettes, exécuta un pas espagnol tout à fait brillant.

Quelle agréable journée !

Gisèle eut sa part de succès, car elle avait offert d'accompagner au piano la danseuse, pour un morceau que Bertrand des Sablons, excellent musicien pourtant, ne pouvait interpréter au pied levé.

Vers six heures et demie on dîna dans le grand hall ; dîner joyeux s'il en fut, le parrain possédant vraiment le don de faire sympathiser entre eux tous ses hôtes.

Tout à coup, il s'écria :

— Mais j'y songe : puisque tante Cassandre ne rentre que demain, chers enfants, mon auto ne vous reconduira pas à Etaples ce soir ... Je vous emmène tous au gala musical de Paris-Plage ! Vous dormirez encore une fois sur la Dune, car il serait trop tard ... Et demain, nous irons tous retrouver Cassandre ! ... Vive la jeunesse ! Vive la joie !

Ce fut un grand cri d'allégresse et de remerciement autour de la table. Seule, la sérieuse Sylvie, malgré son plaisir d'être auprès de Pierre, fit observer qu'il serait peut-être plus convenable de rentrer enfin vers tante Hermine ... elle dit aussi qu'il ne fallait pas abuser d'une si belle hospitalité ... Mais le parrain ne voulut rien entendre.

— Puisque vous êtes restées en robes du soir depuis ce matin, justement, il faut bien que cela serve à quelque chose.

— En effet ' s'exclama Gisèle, nous sommes en robes du soir depuis bientôt vingt-quatre heures ! ... Mais si Valère veut bien encore une fois téléphoner à tante Mine et au docteur, nous ne demandons pas mieux que de continuer ...

Valère téléphona de nouveau, et tante Hermine, de nouveau répondit : « Je m'y attendais ... Amusez-vous, mes enfants ! Seulement ,demain ne manquez pas l'heure du retour ... »

Ah ! quelle soirée idéale ce fut !

Traitées comme des reines, aux premières places du casino, Sylvie, Jeannette et Gisèle ne se sentaient pas de joie ! Jacques croyait vivre dans un rêve, ayant toujours auprès de lui cette ravissante et si gaie Gisèle qui, tant de fois, avait manqué aux réunions, toujours retenue qu'elle était par l'impérieuse tante Cassandre ... Quant à Pierre, il n'en pouvait croire ni ses yeux, ni ses oreilles ; il répétait cesse :

— Vous retrouver, Sylvie, c'est déjà un miracle ! Mais vous retrouver chez mon oncle, cela passe ce que j'aurais pu imaginer de plus fou !

Cependant le gala prit fin. Lux Nox et ses talentueux amis se retirèrent pour se rendre au train qui devait les ramener vers la capitale, tandis que la petite auto de Pierre, et la voiture de l'excellent parrain emportaient tous les jeunes hôtes de la « Villa des Dunes ».

— Je me demande, disait Jeannette en passant la grille, si nous retirerons jamais tout à fait ces robes du soir que nous avons eu tant de peine à obtenir, et dans lesquelles nous sommes maintenant depuis trente heures !

— Et ce n'est pas fini ! dit en plaisantant le parrain.

Toute la troupe riait, et le parrain, amusé, conseilla :

— Retirez-les pour dormir, ces splendides robes ! Reposez-vous bien, et ne vous levez que dans dix ou douze heures ; puis remettez encore vos belles robes du soir ; je vous ferai porter dans vos crambres des roses nouvelles, pour vous parer comme au premier soir ! Alors, vous descendrez, et je vous raconterai l'histoire interrompue de ma jeunesse.

— Oh ! merci, parrain, merci ! crièrent à la fois toutes les jeunes voix.

On s'endormit, comme la veille, dans l'enchantement de cette étonnante journée de fête. La nuit fut encore pleine de rêves . . .

VIII

BERTRAND DES SABLONS

COMME la veille, pour les jeunes filles, à onze heures sonna le réveil ! Comme la veille, il leur fallut bien s'insinuer, vers midi, dans leurs robes du soir ; elles en firent beaucoup encore !

— Quelle aventure ! Vraiment, quelle aventure ! répêtait Jeannette, riant comme une folle : et je ne peux pas sortir de mon étonnement heureux quand je pense que Sylvie a retrouvé son cher ami Pierre !

— Ah ! je n'y puis croire moi- même! répondit Sylvie ; parfois je me pince pour être certaine de ne pas rêver.

— Mais, s'écria Gisèle, rieuse, le plus extraordinaire encore, c'est d'avoir retrouver les amours de tante Cassandre! Auriez-vous jamais imaginer un pareil roman ? Notre austère Cassandre ayant de par le monde un amoureux, un amoureux réel . . . et plus galant des hommes ! . . . Ça, c'est fantastique !

Toutes trois se prirent de nouveau à rire aux éclats.

Ce jour-là, on déjeuna dans le hall. Et quand on eut pris le café, allumé les cigarettes, et quand, pour permettre à « nourrice » de faire de l'ordre autour de la grande table, chacun se fut installé dans un bon fauteuil, derrière le long piano, en l'ouverture fleurie de la loggia, le parrain, un peu ému, commença :

— Je tâcherai d'être bref, car je n'aime guère parler de moi-même ; et puis, j'ai peur de m'attendrir, cela m'arrive quelquefois, et rien ne me semble plus ridicule . . . Donc, voilà: il y avait peut-être trois ans que je voyais éclore près de moi cette rose resplendissante qu'était Cassandre. J'avais vingt-deux ans, elle comptait environ seize printemps. Vous ne pouvez vous imaginer combien elle était belle , une beauté royale une beauté de déesse ! . . . Il fallait la voir lorsqu'elle galopait, sur son magnifique cheval blanc, sautant les haies, courant à perdre haleine ! Ses joues alors étaient un peu velours, la chair même des pétales de rose ! Ses cheveux, du ton charmant que les Anglais appellent «auburn», s'échappaient légers, ondés, floconneux de son petit tricorne gris ; ses yeux noirs, superbes, riaient et lançaient des flammes ! Je n'ai jamais vu plus ravissante beauté ! Je l'idolâtrais !

« Ses beaux regards, sans même le vouloir, m'avaient avoué son amour (car en ce temps-là, les jeunes filles devaient toujours se taire), je la demandai en mariage à sa famille ; mais elle me fut impitoyablement refusée, parce que . . . Ah ! mes pauvres enfants, vous ne devineriez jamais pourquoi !... Parce que sa sœur aînée n'était pas encore mariée . . . et que les mariages devaient se faire par rang d'âge, et pas autrement, j'attendis un an, deux ans . . . Hermine, la sœur aînée, ne se mariait toujours pas . . . Un jour, fou d'amour, et ne pouvant échanger un mot avec l'idole de mon âme (puisque que cela était défendu) j'osai lui écrire secrètement une lettre en vers . . . Elle en fut si heureuse qu'elle osa, elle aussi, me répondre. Elle me disait toute sa tendresse, et me suppliait de l'attendre encore, de ne me lasser jamais ! C'était si doux, si joli de nous écrire ainsi, que nous continuâmes à correspondre pendant près d'une demi-année . . . Hélas ! un jour, une de mes lettres s'égara, je ne sais comment ! Ma sœur, celle qui fut, plus tard, Mme Du Bois, la trouva . . . Hélas ! trois fois, hélas ! elle était bavarde, cette sœur . . . elle raconta la chose à une amie . . . Bientôt tout Dinard sut notre secret ; ce fut un scandale épouvantable ! . . . Sa famille me maudit ! Et moi, l'intime ami des frères de Cassandre, je fus inexorablement chassé, comme un bandit ! Ah ! bénissez les temps présents, jeunes filles! Vous ne savez pas ce que pouvaient être ces convenances cruelles, injustes, hypocrites, d'ailleurs très souvent !

« Cassandre fut mise au couvent, je ne sais où . . . Furieux, désespéré, je pris la résolution de quitter la ville de Dinard, malgré la situation que j'y avais chez un de mes oncles, notaire. J'avais toujours détesté les chiffres, je ne me sentais de goût que pour la carrière du théatre. Mon désir était d'aller à Paris, et d'y devenir acteur . . . Cette fois, ce fut ma famille, à moi, qui s'opposa à ce désir ; on me fit une guerre sans merci . . . Alors, tout à fait fou de révolte, je résolus de me suicider moralement ! Je m'enfuis de cette Bretagne tétue dont les principes me semblaient odieux ; j'arrachai de mon cœur tous les souvenirs de ma jeunesse, même le souvenir si doux de celle que j'aimais... C'était horriblement cruel, cruel pour moi . . . et pour elle sans doute . . . qu'il n'y avait plus qu'à mourir ! . . . J'ai toujours considéré la mort volontaire comme une lâcheté ; je ne voulais pas

Nouvelle Manière d'Arrêter le
RHUME

LE MOMENT d'arrêter un rhume, c'est *au début même*. Puisque le rhume est généralement accompagné d'acidité gastrique, ce qu'il faut faire, c'est d'ALCALISER l'estomac au premier signe de danger — avec Alka-Seltzer. L'un des alcalisants les plus efficaces qui soient.

Soulage de DEUX manières

En buvant simplement l'agréable solution effervescente obtenue en dissolvant un ou deux comprimés d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau, vous soulagez votre rhume de deux façons : D'abord, comme cette solution contient un analgésique (salicylate acétylique de soude), le malaise et le "sentiment d'obstruction" disparaissent vite. Ensuite, par ses propriétés alcalisantes, Alka-Seltzer vous redonne promptement votre équilibre alcalin normal.

Garantie d'Argent Remis

Obtenez un paquet de Comprimés Alka-Seltzer et faites-en l'essai. Si vous n'en êtes pas parfaitement satisfait, votre pharmacien vous remettra votre argent.

TOUTES PHARMACIES
Paquets 35¢ et 75¢

Alka-Seltzer

Remède efficace

Pour soulager promptement l'anémie, la débilité générale, l'épuisement nerveux, la faiblesse, l'insomnie, la perte d'appétit, les suites de surmenage physique ou mental et les troubles de la digestion. Le

tonique

ZYMOPHOS

13

mourir ... mais il me fallait tout oublier, afin de me refaire un nouveau « moi » ... Ah ! mes chers amis, quelle tâche !

Tous les jeunes auditeurs étaient profondément émus. Des larmes coulaient des yeux de Gisèle.

— Ne pleurez pas, petite Gisèle, dit le parrain, retrouvant son spirituel sourire ; ma triste histoire finira peut-être par un mariage ...

Tous rirent, et cela fit diversion au récit poignant de Bertrand des Sablons. Il reprit :

—Un matin, j'arrivai au Havre ; là, je m'embarquai sur un paquebot, comme chauffeur ! Oui, mes enfants, comme chauffeur ! ...

Tous jetèrent un cri de stupéfaction.

— Mon pauvre parrain ! s'écria Jacques.

— Oui, le jeune homme élégant, raffiné que j'étais, ne craignit pas alors de descendre dans les soutes, de respirer cet air vicié, tel un galérien, au milieu de la poussière, dans l'ombre chaude et moite de cet enfer ! Mais aussi j'ai vu les beaux pays de la terre, sans avoir rien à demander de cette famillle riche, autoritaire, qui ne semblait m'aimer que pous m'imposer la rigueur de ses principes inhumains. Ainsi j'ai couru le monde, travaillant, étudiant, forçant mon corps et mon âme à toutes les énergies.

« Cependant, ce corps délicat, inhabitué à tant de rudesse, y succomba. Je tombai gravement malade à New-York, et, me sentant mourir, je m'attendris jusqu'à écrire enfin à un vieil ami de mon père qui m'avait toujours témoigné une affectueuse compréhension. On vint me chercher, je fus rapatrié, soigné, guéri par les soins de ce brave homme qui habitait Nantes. Mes parents étaient morts sans que je l'eusse appris.

« Pendant trois ans, je fus contraint de me reposer, de prendre soin de moi-même, afin de me remettre de tant de fatigue, et aussi des fièvres paludéennes, contractées en Chine. Enfin guéri, et héritier d'une part de fortune assez belle, je fus ressaisi par mon désir de théatre. non plus, que cette fois, pour paraître en scène, mais pour faire la critique des pièces dramatiques. Je m'installai à Paris, où bientôt mon talent fut reconnu, admiré, et où je mène à présent une vie fort agréable, au milieu d'artistes et de gens de goût.

« Jamais je n'ai revu Dinard ! J'y ai trop souffert ! Voilà seulement deux ans que j'ai repris contact avec mes sœurs. Les rancunes s'émoussent avec l'âge, le cœur se double d'indulgence ... Il y a seulement deux ans que je connais mon neveu Pierre ! ... Je suis heureux d'être revenu, de n'avoir pas tout à fait oublié le passé ... Cependant, elle, Cassandre, je ne voulais jamais m'en souvenir ... depuis si longtemps je m'étais efforcé de la croire mariée à un autre... Elle n'existait plus pour moi. En tout cas, je ne me suis jamais marié ... par égoïsme peut-être ... qui sait ? Peut-être aussi parce que je n'avais plus l'âge des grandes passions dévouées ... Peut-être enfin parce que, tout au fond de mon subconscient dormait le souvenir douloureux du seul mariage que j'eusse rêvé jadis, hélas ! Très loin, très loin, dans le fond de ma mémoire engourdie, le nom de Cassandre était resté, sans doute, puisque j'ai pu le retrouver hier ... piusque j'ai pu, cette nuit, reconstituer tout ce que je viens de vous raconter ici ...

« Oui, la providence a veillé sur mon bonheur, quand même ! Cette chère et jolie Cassandre, je vais donc la retrouver ! A cette idée, mon cœur de vingt ans se réveille soudain ...

Bertrand des Sablons, accoudé à la table, posa sur sa main son front lourd de souvenirs. Il soupira :

— Mais elle n'a plus vingt ans !

Puis se redressant, énergique :

— Qu'importe ! Moi non plus, je n'ai pas cet âge ... Son caractère est ditesvous, mes enfants, très sombre, très rude ... Hélas ! sa vie de solitude morale a peut-être endurci son cœur ? D'ailleurs, c'est vrai, toujours son âme fut assez difficile à comprendre ... toujours Cassandre fut un esprit fort, un cœur ferme ... Et justement, c'est pour cette belle énergie que je l'ai aimée ... et que je l'aime sans doute encore ! ...

IX

TOUTES LES JOIES !

Il est trois heures et demie, tante Hermine attend, avec impatience maintenant, l'arrivée de ses deux nièces ; car tant Cassandre, immanquablement, doit être bientôt de retour.

Hermine s'avance sur le pas de la porte. C'est la troisième fois qu'elle s'approche ainsi.

Tout à coup, le bruit d'une auto résonne dans la rue ; des voix bien connues se font entendre. La grille du jardin s'ouvre, poussée par des mains hâtives.

Les deux jeunes filles, sous leurs capes sombres d'où s'échappe la légèreté claire des robes du soir, les deux jeunes filles s'élancent à travers la pelouse, vers la bonne tante délaissée depuis si longtemps.

— Tante Mine ! s'écrie Gisèle, nous t'amenons un ami du bon vieux temps!

Hermine ne comprend pas. Elle ne reconnaît pas ce monsieur élégant qui s'avance dans l'allée ... Lui, se découvre devant elle. et se présente :

— Jean-Paul Bertrand des Sablons, ma chère amie, vous salue de tout son cœur !

La voix, puis les grands yeux ironiques réveillent peu à peu les souvenirs endormis au fond du cœur de la bonne dame:

— Ah! Jean-Paul! Est-ce donc vous? ... Je ne le savais pas ... on vous appelait tout simplement Bertrand à Dinard ... Mon Dieu ! comme je suis surprise de vous voir ! Et contente ... Alors, vous êtes le parrain de Jacques Delagrave? Alors, c'est vous qui avez hébergé si gentiment nos enfants ? Ah ! seigneur ! quelle surprise ! Je n'avais pas prévu cela !

Les jeunes filles riaient :

— C'est moi-même, Hermine, et je suis ravi de vous retrouver ! Et je veux attendre le retour de Cassandre.

— Vous allez attendre Cassandre ? s'écria-t-elle stupéfaite. Vous voulez cela ? Mais, c'est que ... c'est que ... je ne suis pas sûre du tout de ...

— Oui, je comprends ... Ne vous tourmentez pas ; j'attendrai le beau temps ou l'orage ... Je veux voir Cassandre, et je la verrai !

— Si vous êtes aussi entêté qu'elle, je ne dis plus rien ... Entrez, Jean-Paul, et esseyez-vous ... Causons du bon vieux temps ...

Gisèle et Sylvie montèrent vivement à leur chambre :

— Ah ! disait Gisèle avec un soupir, c'est égal, il faut bien que je l'avoue, je suis lasse de porter cette longue robe solennelle ! Quelle joie de reprendre la jupe courte et le corsage des jours tranquilles ! Quel repos il y a dans une robe simple ! Quarante heures en robe de bal, c'est un record !

Elles riaient, contentes, au souvenir de ces quarante heures de joie.

En bas, la sonnette de la grille retentit ! Hermine s'élança à la rencontre de sa sœur. Dans le vestibule. elle commença de lui parler à voix basse. et les deux nièces penchées sur la rampe de l'escalier, retenaient les battements de leurs cœurs, pour tâcher de saisir l'émotion de la terrible tante.

Hermine disait, timide :

— Il y a une visite ...

— Une visite, aujourd'hui ? sursauta Cassandre, déjà furieuse. Qui est-ce?

— Je ne peux pas te le dire ... c'est ... c'est ...

— Qui est-ce enfin ?

— Cela va te donner un coup ... C'est quelqu'un de très loin ...

— Quelle histoire ! fait Cassandre en haussant les épaules.

Et, elle fonce sur la porte du boudoir.

Elle entre. Sylvie et Gisèle s'aventurent dans l'escalier. Elles entendent l'exclamation bouleversée de cette tante qu'elles n'ont jamais vue s'émouvoir

•

Cassandre s'est laissée tomber sur un siège. Son cœur bat à se rompre. Elle

a fermé les yeux et restée inerte au fond du fauteuil.

Jean-Paul s'agenouille devant elle, lui prend les mains qu'il baise avec tendresse.

— Mon amie ! murmurait-il, ma chère amie retrouvée ! . . .

Elle rouvre enfin les yeux. De ses mains tremblantes, elle caresse les cheveux de Bertrand des Sablons.

Hermine, debout devant eux, sourit doucement.

— Mais, comment êtes-vous ici ? Et pourquoi ? répète Cassandre d'une voix toute faible.

Le parrain de Jacques, donne de vagues explications : une visite, chez lui, de son filleul accompagné des trois jeunes filles. Puis il termine :

— Ah ! Cassandre !... Cassandre !... Quand j'ai su qui étaient ces petites, je les ai plus quittées, tant je désirais vous revoir !

Toujours agenouillé, il ajoute :

— Et vous, mon amie, ne me direz-vous rien ?

Chose inattendue, une larme tombe des yeux de Cassandre.

— Ah ! je savais bien que vous seriez émue, chère ! Cette larme en dit bien long ! Mon amie, ma fidèle amie, nous allons arranger notre vie nouvelle ! Je veux pour vous le parfait bonheur !

Il baise longuement la main de Cassandre. Puis, tout à coup, se relevant :

— Mais avant de parler de nous, j'ai deux demandes en mariage à vous faire, venant, l'une de mon cher filleul pour votre exquise Gisèle ; l'autre, de mon cher neveu Pierre Du Bois, pour la sage Sylvie ; ce sont les deux belles jeunes filles que j'aie jamais vues depuis le jour d'été lointain où je vous vis, Cassandre, pour la première fois, belle comme déesse !

Elle relève enfin ses grands yeux sincères :

— Ne parlez pas ces choses, ami ! C'est folie . . . à nos âges !

— Il n'y a pas d'âge pour aimer ! Croyez-moi, tout nous le prouve ! Cependant, ma mie, je comprends votre émotion . . . Oh ! petite fille de 1895 ! C'est pourquoi, afin de vous préparer un peu, je dis : parlons d'amour, pour les autres . . . Mon filleul est joli garçon, riche, intelligent, travaillant, ; il appartient à la noble corporation des médecins ; il adore votre Gisèle qui, elle me l'a avoué, l'aime de toute son âme ! Quant à mon neveu Pierre, il songe à Sylvie depuis sept ans ! Cela compte . . . Ne voulez-vous pas souscrire des deux mains à ces mariages, chère et excellente tante Cassandre ?

— Je ne sais que répondre, mon ami . . . Je suis si surprise !

— Certes ! Mais, j'y pense, vous n'êtes pas le chef de famille, ma toute belle ! Vous n'êtes que la petite sœur . . . C'est à tante Hermine qu'il convient de donner le consentement qu'il nous faut.

— Je le donne de grand cœur, ce consentement qui rendra heureuse nos deux chères petites ! s'écria bien vite tante Mine, toute gracieuse et bonne. Ah ! quelle joie vous apportez chez nous, cher vieil ami !

Gisèle et Sylvie, se précipitèrent dans l'escalier, vinrent tomber dans les bras de tante Mine.

— Quel joli spectacle que celui de cette joie ! fit Jean-Paul ; et comme toutes les femmes sont jolies dans cette famille privilégiée !

Les quatre dames sourirent à ce compliment si touchant. Et Cassandre dit, d'une voix toute douce :

— Que désormais ma bonne Hermine garde toujours les rênes. Je ne veux plus rien diriger ! Puisque la vie peut donner tant de bonheur, pourquoi donc en faire si durement l'apprentissage ?

Gisèle et Sylvie, de bon cœur, embrassèrent cette tante toute transformée par l'amour.

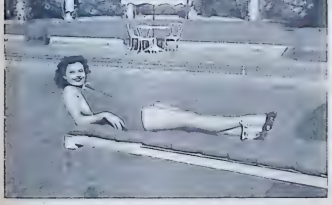
Bertrand des Sablons, heureux d'avoir mené à bien sa mission envers les quatre enfants qui lui étaient si sympathiques, se leva et, tendant la main à Cassandre qui, toute émue, restait au fond de son fauteuil, il dit :

— Allons, ma bien-aimée, faites-moi les honneurs de votre jardin ! Venez, j'ai hâte de parler en confidences avec vous, de notre pauvre tendresse qui toujours a dû se taire ! Ah ! Cassandre !

Celle-ci, toute changée, très douce, passa son bras sous celui de son ami retrouvé, et l'entraîna vers le perron, tandis que, finement théâtral, évoquant encore tendrement Ronsard, il récitait :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui, ce matin, avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
À point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil !

FIN



ROCHELLE HUDSON

■ Née à Clarence (Oklahoma) le 6 mars 1916, elle porte son véritable nom. Sa mère, qui avait autrefois désiré faire du théâtre, poussa sa jeune fille dans cette voie. Elle lui fit donner en conséquence toutes les leçons nécessaires : musique, danse, culture physique, déclamation. A onze ans, Rochelle va avec sa famille s'installer en Californie. Elle joua alors dans des troupes d'amateurs jusqu'au jour où la compagnie Fox lui offrit un contrat. Son premier film fut *Laugh and Get Rich.*

MARY MAGUIRE

■ Elle n'a que dix-huit ans. Partie de la lointaine Australie, elle débuta sur la scène comme danseuse. Au cours d'un voyage aux Etats-Unis, avec son père, la compagnie Warner lui fait tourner un bout d'essai. D'où un contrat en bonne et due forme, pour plusieurs années. Son premier film, *That Man's Here Again* attira l'attention des directeurs. En dépit des apparences, Mary Maguire est une jeune personne très sérieuse qui travaille et étudie beaucoup. Bon cordon bleu, elle espère faire preuves de ses talents culinaires.

ISA MIRANDA, la grande artiste italienne, qui vient d'être engagée par la Paramount. Nous la verrons dans le film français : "Le mensonge de Nina Petrowna".

■ ■ ■

THOMAS BECK, des studios 20th Century-Fox, fait ici le beau, pour plaire à ces dames...

Artistes et studios français

■ André Luguet a écrit un scénario qu'il avait intitulé *Le Grand Raid*. Il deviendra film sous le nom de *Taxi 38*. Voici comment Luguet expliqua la genèse de son scénario : « *Taxi 38* est né de quelques-unes des observations que j'ai faites, après la guerre, sur l'existence, trop souvent le lot des grands as de la guerre, notamment des grands aviateurs de chasse. Le héros que je personnifie a été au front un type magnifique : un nombre important d'avions allemands abattus, des décorations, des palmes. Mais l'après-guerre le cerne avec ses rigueurs, son manque de lyrisme, sa sordide laideur amollissante. Et le héros n'est plus qu'un chauffeur de taxi. Au reste, c'est un vrai déclassé, puisqu'avant la guerre il était pourvu d'un brillant avenir, de diplômes universitaires. La guerre ruina le père, fit dégringoler le fils. Et voilà l'aviateur devenu un pauvre. Le hasard d'une course lui fera rapporter au domicile d'une vedette de cinéma, aussi fantaisiste que belle (Suzy Prim), un objet oublié par elle. Du coup, il est replongé dans le milieu de l'aviation car la jeune femme l'y entraîne dès qu'elle sait son histoire. Pour la suite, voyez le film. Mon compagnon de misère, c'est Raymond Cordy. »

■ Harry Baur, qui incarnera le terrible moine Raspoutine. établit un parallèle entre le Tartufe de Molière et le Raspoutine russe. « *Tartufe* est un produit de chez nous, Raspoutine opère dans un champ sans limites Tartufe remplit une scène de toute sa littérature, Raspoutine fait éclater le monde où il a vécu. Tartufe est affable et repoussant, ses dons sont aimables mais répugnent, il est d'une force médiocre, seulement auprès des sots, son danger, c'est de créer des crédules, Raspoutine ne fait pas la grimace de l'hypocrisie, il est en aveu constant, il grandit ses défauts à la hauteur des vertus, on ne les excuse pas, on les admire. Il est grossier, on s'en amuse. Il est brutal, on s'incline. Il est naïf, on le croit malin. Il est habile, il s'en vante, et on a tout de même confiance.»

■ On vient de terminer aux studios de Joinville, près Paris. un grand film qui évoque la figure attachante et curieuse du fameux Raspoutine. Harry Baur incarne le moine tragique qui devait précipiter la chute de l'Empire russe, Pierre Richard-Willm interprète l'officier noble, adversaire mortel de Raspoutine, et Marcelle Chantal fait revivre la figure passionnée et craintive de la tsarine. La distribution comprend encore les noms de Jany Holt, Gabrielle Robinne, sociétaire de la Comédie-Française, Marguerite Templey, Mady Berry, Denis d'Inès, de la Comédie-Française, Alexandre Rignault, Jean Worms, Jacques Baumer, Lucien Nat, Georges Prieur, Gabriello, Mihalesco, etc.

■ De passage à Paris, Paul Muni et sa femme ont été reçus à dîner par un grand journal, *Paris-Soir* ; y assistaient : Madeleine Renaud, Meg Lemonnier, Janine Crispin et beaucoup d'autres. Dita Parlo étant une des rares artistes-invités qui parlât l'anglais, c'est elle qui fit les frais de la conversation avec Paul Muni. Dita Parlo, que nous avons pu admirer dans *La Grande Illusion*, au Cinéma de Pâris, parle six ou sept langues, dont le grec moderne. C'est un vrai tour de force pour une artiste aussi jeune ; il est vrai qu'elle a beaucoup voyagé et vécu avec la bohème tant new-yorkaise que parisienne...

■ Il y aura une suite à *Trois artilleurs au pensionnat*. Ce sera *Les dernières aventures des artilleurs*, avec les trois comiques : Larquey, Toutain et Cordy.

■ C'est au cours de février que sera décerné le Grand Prix du Cinéma Français. Ce Grand Prix est attribué annuellement à un film exclusivement français.

Danielle Darrieux
chez les Yankees

Presque en même temps qu'Annabella, Danielle Darrieux est arrivée chez les Yankees.

Nos voisins l'ont accueillie avec un enthousiasme délirant. Tous les photographes des journaux et des agences de presse, les représentants des Universal Pictures se sont rendus au paquebot. De grands magazines, — tel que *Life* — lui ont consacré des pages de photos et d'éloges.

C'est que Danielle Darrieux, avec sa vivacité, son sourire un peu désenchantée, représente pour les Américains le type même de la Parisienne, la femme qui hante le plus le cerveau des descendants des Puritains . . .

C'est *Mayerling* qui a fait connaître le plus Danielle aux Etats-Unis. Ce film a tenu l'affiche pendant de nombreuses semaines à New-York. Il a été montré dans toutes les villes américaines, dans les grands collèges, et même dans les universités.

Qu'est-ce que Danielle Darrieux ?

Une Canadienne qui a demeuré plusieurs années à Paris a eu maintes fois l'occasion de la rencontrer dans un restaurant fréquenté par les artistes de l'écran. Voici son opinion.

Danielle Darrieux appartient à la jeune génération de Françaises qui, tout en restant parfaitement honnête, entend se débarrasser de préjugés qu'elle trouve trop sévères. Le sport, le voyage, le flirt même ne semblent pas des choses déplacées. C'est l'américanisme qui a vraiment transformé le tempérament ou plutôt les coutumes françaises. Danielle Darrieux a donc tout ce qu'il faut pour plaire à l'esprit un peu puéril et sentimental de nos voisins, pour eux, tout ce qui vient de France a du piquant : Danielle Darrieux n'en manque pas !

Les Américains disent déjà Danielle, tout court, comme ils disaient Maurice en parlant de Chevalier. Ils l'ont accaparée et ils entendent la monter aux nues. Reste à savoir s'ils lui donneront des rôles dignes d'elle. Que sera *The Rage of Paris* que l'on annonce déjà à grand fracas ? Il est certain que le mari de Danielle, Henri Decoin, verra aux intérêts de la jeune vedette. Il a une riche expérience des studios dont la charmante artiste ne voudra pas se passer.

Attendons. En attendant, admirons avec admiration comment les Yankees reçoivent les artistes français. Charles Boyer est un des acteurs les mieux payés aux Etats-Unis. Et Danielle Darrieux reçoit des cachets fabuleux pour un ou deux films par année. Et elle a un contrat de cinq ans, qui ne l'empêchera pas de tourner quelques films en France. Tant mieux !

Et elle n'a que vingt ans ! En effet, c'est le 1er mai 1917 qu'elle vit le jour, à Bordeaux. Son père est un oculiste de quelque renommée ; avant son mariage, sa mère avait remporté de notables succès comme chanteuse. Danielle mesure cinq pieds cinq pouces ; elle a des magnifiques cheveux châtains, et des yeux bleus. Si jeune, et déjà célèbre ! Pourvu qu'elle n'ait pas le vertige !

Il est certain qu'il ne faut pas trop s'alarmer de cet exode d'artistes français en Amérique. Une personnalité comme celle de Danielle Darrieux ne s'accommodera peut-être pas longtemps des beaux paysages californiens ; comme Charles Boyer et les autres, elle leur préférera toujours « son » pays, « son » Paris, « ses » boulevards, « ses » cafés. Et cela explique que plusieurs vedettes françaises aient refusé de plantureux contrats.

Au cinéma de Paris en février

Abus de Confiance

Réalisation de Henri Decoin, d'après un scénario original de Pierre Wolff.
Edition U. D. I. F.

Lydia avait vingt-deux ans ; elle avait voulu travailler et elle était étudiante à la Faculté de droit. Ses professeurs lui prédisaient un brillant avenir. Elle vivait avec sa grand'mère, sa seule parente, et c'était la pauvre vieille qui l'aidait à poursuivre ses études. Elle lui payait ses inscriptions à la Faculté. Mais, un jour, Lydia eut une grande douleur : sa grand'mère venait de mourir subitement. Qu'allait devenir Lydia ? Déjà les créanciers tournaient autour d'elle. Et, sentant qu'elle n'avait pas d'argent, la logeuse était devenue menaçante.

— Vous savez que nous ne pourrons pas vous garder.

— Attendez un peu, répondait Lydia.

— Si vous aviez au moins quelqu'un pour répondre de vous ?

— J'ai mon travail, disait la jeune fille.

— Pour ce qu'il rapporte.

Lydia avait pour amie Alice, une étudiante comme elle, mais celle-ci ne ressemblait pas à Lydia ; elle était légère et frivole, et elle poussait l'orpheline à s'étourdir dans le plaisir pour oublier les mauvaises heures. Lydia ne l'écoutait pas. Un jour qu'elle examinait un lot de livres achetés par son père à l'Hôtel des Ventes, elle découvrit un album usé, fané, par le temps. Il y avait des pages couvertes d'une fine écriture. Elle se mit à les lire. C'étaient des souvenirs écrits au jour le jour par une jeune comédienne inconnue, morte il y avait vingt ans. A chaque page, son amour éclatait pour l'homme qui l'avait quittée afin de se marier. Cet homme, Jacques Ferney, lui avait laissé un bébé, une petite fille. Mais la jeune comédienne l'avait excusé parce qu'il avait été toujours pour elle de la plus grande bonté. Il n'avait jamais revu la mère ni la petite, qui avait, à cette époque, un an. Sur une page de l'album se trouvaient le portrait de l'enfant et le portrait de la mère ; la petite fille était morte à cinq ans et la mère s'était suicidée.

Lydia avait lu cela devant son amie Alice et celle-ci, dont la lecture ne se composait que de romans policiers, avait dit à son amie :

— J'ai une idée.

— Laquelle ? demanda Lydia

— Il faut profiter de cette aventure.

— Que dis-tu ?

— Ecoute-moi bien

— Qu'est-ce que tu vas dire ?

— Tu vas aller chez cet homme, dit Alice, chez ce M. Ferney ; il existe, il est riche, nous allons chercher son adresse dans l'annuaire.

Elle fit ce qu'elle avait dit et, revenant chez Lydia, elle ajouta :

— Il habite Versailles.

— Je ne ferai jamais cela.

— Déchire une page de cet album et fais-lui croire . . .

— Tu es folle, s'écria Lydia, ta proposition est monstrueuse, tout simplement.

— Tu ne comprends rien à la vie.

— C'est possible ; mais je ne ferai jamais pareille démarche.

— N'en parlons plus, dit Alice.

Et le temps passa. Toutes les démarches de Lydia pour obtenir un emploi avaient échoué. Elle était désespérée. Elle était véritablement découragée et à bout de ressources ; elle songeait même à se tuer. Et, un jour, elle demanda, presque à son insu, à son amie :

— Où habite-t-il ?

— Qui ?

— Le monsieur de l'album.

DISTRIBUTION

Danielle Darrieux .. .. **Lydia**
Charles Vanel .. .. **Jacques Ferney**
Valentine Teissier .. .. .. **Mme Ferney**
Yvette Lebon .. .. **Alice**
Pierre Mingand .. .. .. **Pierre Montanet**
Gilbert Gil .. .. **L'étudiant**
Thérèse Dorny .. .. **La patronne de l'hôtel**

Alors Alice se mit à sourire et lui donna l'adresse qu'elle avait trouvée dans l'annuaire.

Et Lydia se rendit chez Jacques Ferney, qui habitait Versailles. C'était un illustre historien qui, depuis longtemps, avait tiré une barre sur son passé. Lydia, après avoir prononcé quelques paroles de politesse, dit au savant :

— Voici quelque chose qui vous intéresse.

— Et quoi donc ?

— Cette page d'album.

Il prit la page et la regarda.

— C'est toute ma jeunesse, dit-il, et il leva les yeux vers la jeune fille. Vous me permettrez une question, mademoiselle ?

— Mais oui, fit Lydia, interloquée.

— Comment se fait-il que vous ayez entre les mains le portrait de cette femme que j'ai tant aimée ?

— C'était ma mère, répondit Lydia en rougissant.

L'homme était interloqué et regardait Lydia avec une sorte d'extase.

— Où puis-je vous voir ? Car il m'est impossible de vous parler ici ; où habitez-vous ?

— Hôtel des Etudiants, rue des Ecoles, répondit Lydia.

Et elle se sauva, véritablement à bout de forces.

Ferney se rendit à l'Hôtel des Etudiants pour y trouver Lydia, mais quel ne fut pas son étonnement quand il apprit que la jeune fille n'était pas rentrée depuis trois jours ! Il appela son secrétaire dès qu'il rentra chez lui. Pierre Montanet, c'est le nom de ce dernier avait vu Lydia et elle avait produit une vive impression sur lui. Quand son patron lui demanda de la rechercher, il répondit qu'il allait le faire aussitôt. Et il se mit en route pour avoir des renseignements.

Et, après diverses recherches, il retrouva Lydia à l'hôpital, où elle avait été transportée, après avoir été ramassée sans connaissance sur un trottoir. Il prévint aussitôt Jacques Ferney et celui-ci accourut.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, mon enfant ?

— Je suis tombée, dit la jeune fille

— Mais vous ne pouvez pas rester ici !

— Où voulez-vous que j'aille ?

— On vous attend à la maison, dit Jacques ; tout est arrangé.

Il avait tout avoué à sa femme et celle-ci avait répondu qu'elle accueillerait à son foyer l'enfant de l'amour. Et elle reçut, en effet, Lydia, heureuse de voir Ferney si fier de sa fille.

Cependant, à quelques réflexions faites par Lydia, Mme Ferney avait deviné une partie de la vérité et le hasard lui confirma que la jeune fille avait commis un abus de confiance. Mais elle ne dit rien. Lydia termina ses études et devint avocate. La voici devant le tribunal pour enfants, un tribunal douloureux devant lequel défilaient de jeunes gredins, de mauvaises filles de dix-huit ans ; enfin parut une autre accusée : celle que défendait Lydia. Celle-ci avait commis, comme elle, un abus de confiance et, en la défendait, Lydia défendait sa propre cause. Elle plaida si bien qu'elle obtint l'acquittement de l'inculpée. Jacques Ferney et Pierre Montanet étaient enthousiasmés. Le bonheur s'annonçait pour Lydia et Mme Ferney allait la féliciter, lorsqu'elle trouva la jeune fille en train de faire sa malle.

— Vous partez, Lydia ?

— Oui, je pars ; chassez-moi, je suis un monstre. J'ai menti !

— Je sais tout, répondit Mme Ferney.

Et entendant la voix joyeuse de son mari appeler la jeune fille :

— Vous comprenez pourquoi il est trop tard, beaucoup trop tard ; vous nous appartenez maintenant.

Elle tendait les bras à Lydia : elle était vraiment la fille de ceux qui l'avaient accueillie.

L'excellente petite comédienne JANE WITHERS joue aux échecs avec "Crush", son fidèle compagnon.

ANNABELLA A HOLLYWOOD

(*Suite de la page 5*)

L'ami de la famille se trouvait précisément intime avec le directeur d'une importante firme de cinématographie française, et la chose fut décidée.

Le lendemain, Annabella reçut un mot d'invitation au bureau du directeur, et après un essai de photographie, elle fut engagée. Et vous savez la suite . . .

Entre deux films américains, elle se propose d'aller saluer ses cousins du Canada pour lesquels elle avoue professer une sympathie bien naturelle.

En la quittant, je songe que les Américains, craignant sans doute l'emprise du film français si rempli d'art et d'esprit, s'en vont chercher la fine fleur de la France artistique, pour la transplanter dans le somptueux parterre d'Hollywood.

La greffe réussira-t-elle comme le désirent les magnats de l'art lumineux ? L'avenir le dira.

■ ■ ■

■ Henri Fescourt réalise actuellement *L'Occident*, d'après la pièce de Kistemaekers adaptée par Jacques Chabannes. Ce film groupe des vedettes fort aimée : Charles Vanel, Jules Berry, l'actrice exotique Rama-Tahé, André Bacqué, José Noguéro, Monique Rolland, Le Vigan et plusieurs autres.

■ Le dynamisme de Sacha Guitry est vraiment extraordinaire. Il était, en décembre dernier, le principal acteur de sa pièce, *Quadrille*, qui se jouait avec un vif succès au Théâtre de la Madeleine. En même temps, il tournait un film qu'il a adapté de sa pièce. Les interprètes de cette nouvelle réalisation cinématographique étaient à peu près ceux de la pièce : Gaby Morlay, Jacqueline Delubac, Pauline Carton, Georges Grey, etc.

M. ROBERT HUREL

Une dépêche de Cannes (France) nous a appris la mort subite de M. Robert Hurel, fondateur de la Compagnie Cinématographique Canadienne et de la compagnie France-Film. Il n'était âgé que de quarante-six ans. Homme d'affaires très actif, il laisse le souvenir d'une personnalité agréable. LE FILM — qui fut et reste le grand organe du cinéma français au Canada — perd en M. Robert Hurel un ami véritable.

MA VISITE CHEZ JEAN GABIN

(*Suite de la page 7*)

que j'ai le plus de chance de réussite. Cependant il se pourrait que j'accepte de tourner à Londres un peu plus tard (quand mon anglais sera meilleur). En attendant je prends des vacances et je vais à la chasse.

— Le 3 janvier 1938. Je jouerai dans *Le Quai des Brumes* scénario tiré du roman de Pierre Mac Orlan.

— Et ensuite ?

— Ensuite j'interpréterai probablement le rôle de mécano de locomotive qui me tient tant à cœur. Le scénario est fait mais le titre pas encore choisi. Il y a aussi un autre film dont j'envisage la réalisation : c'est l'épopée de Nungesser et Coli. Mais ça, ce n'est encore qu'un projet !

JULIETTE CABANA

■ ■ ■

■ L'historien bien connu Raymond Recouly, un des principaux collaborateurs de *Gringoire*, a écrit un scénario très captivant : *Votre fils est mon roi*. C'est l'extraordinaire épopée de la duchesse de Berry en 1832. C'est l'aventure dramatique et même mélo-dramatique d'une mère voulant rétablir son fils sur le trône de ses ancêtres. C'est l'aventure d'une jeune et jolie femme, audacieuse, énergique, dépistant la meute des policiers lancée après elle. C'est la trahison, qui seule pourra triompher du courage soutenu par des dévouements de toutes sortes. C'est un sujet plus humain qu'historique, qui est de tous les temps et de tous les pays.

■ Fin décembre, on a commencé, à Nice, une nouvelle comédie : « A la page ». Interprètes : Lucien Baroux, André Lefaur, André Brunot, Gabrielle Dorziat, Rosine Deréan.

■ Le plus récent film de Henry Garat : *Au soleil de Marseille*. En réalité, l'action se passe et à Marseille et à Bruxelles. Garat y joue le rôle d'un capitaine de football.

Entre deux prises de vues, ROSALIND RUSSELL tricote bien sagement, à moins que cette photo ne soit que pour les besoins de la publicité.

MARY DEES

C'est elle que l'on a choisie pour remplacer la regrettée Jean Harlow. Il faut avouer que ses traits se rapprochent beaucoup de ceux de la célèbre "beauté blonde".

Nouvelles des Studios Français

André Lefaur a fait souvent revivre sur l'écran, avec la plus savoureuse des fantaisies, l'image classique du « boulevardier » parisien. Elégant, correct, distingué, guêtré de clair, cravaté de soie, il s'en allait vers l'aventure, ses gants crème à la main, sa canne sous le bras.

Ainsi était-il dans le *Fauteuil 47*. Ainsi sera-t-il dans *Quatre heures du matin*, le nouveau film réalisé par Fernand Rivers, d'après un scénario d'Yves Mirande.

Comme plusieurs épisodes de ce film se déroulent à l'intérieur d'un établissement très sélect de la rue Royale, le réalisateur décida de venir filmer sur place quelques scènes caractéristiques. En compagnie de son ami Lucien Baroux, André Lefaur arriva donc certain soir rue Royale.

Il convient d'ajouter (pour bien comprendre les faits), qu'André Lefaur possède une spacieuse conduite intérieure noire d'origine américaine. C'est dans cette voiture que Lefaur se présenta sur les lieux où il était attendu pour tourner. Mais, tout de suite, Fernand Rivers et Yves Mirande l'enfermèrent que la présence dans l'établissement d'une haute personnalité britannique, de passage à Paris, allait retarder le travail pendant quelques instants.

— Qu'à cela ne tienne, dit-il, je reviendrai dans une heure.

Lefaur retourna donc vers son auto qui stationnait devant sa porte. Il y monta et il allait donner à son chauffeur l'ordre de démarrer, lorsqu'un monsieur très courtois s'approcha de lui :

— Je vous prie de m'excuser, lui dit-il, mais . . . auriez-vous l'obligeance de descendre ?

André Lefaur fronça le sourcil, fixa l'inconnu et répondit sur un ton agacé :

— Mais, monsieur, je ne vous comprends pas !

L'autre secoua la tête.

— Je suis navré, monsieur, mais la voiture dans laquelle vous venez de prendre place, certainement par inadvertance, est celle de Son Altesse Royale le duc de Windsor !

Et, comme on demandait à André Lefaur quelle contenance il observa à ce moment, il se contenta de déclarer :

— Sait-on jamais ce que l'on peut dire ou faire . . . en pareil cas !

Et, croyez bien que racontée par l'intéressé lui-même, cette histoire, rigoureusement vraie, prend un relief étonnant !

■ ■ ■

■ On prépare *La Marraine du Régiment* dont la réalisation commencera prochainement aux studios de la Seine. La mise en scène sera faite par Gabriel Rosca. Scénario de Georges-Robert Rol, dialogue d'André Henzé, musique de Van Hoorebeke. Citons parmi les interprètes : Raymond Cordy, Jean Dunot, Monique Rolland, Pauline Carton, Marcel Simon . . . Pierre Ducis, un des plus jeunes metteurs en scène français, va commencer incessamment la réalisation de l'opérette *Au Soleil de Marseille*. Henry Garat, Charpin, Vilbert, Mireille Ponsard, Gorlett, enfin Festeral et Retche, deux comiques belges, en seront les interprètes. Plus tard, Pierre Ducis réalisera pour la U.F.A. à Berlin, *Quinze jours de bonheur* (titre provisoire) avec Lucien Baroux, André Lefaur, Alerme, Pauline Carton et Larquey.

■ Roger Duchesne, le seul homme du film *Prison sans barreaux*, a débuté sur la scène à l'âge de dix-huit ans ; il jouait dans le rôle du notaire du *Malade Imaginaire* . . . qui a soixante-dix ans ! Sa mère voulait qu'il devînt avocat mais il préférait de beaucoup la carrière d'acteur. On ne peut l'en blâmer !

■ Au début de janvier, Marcel Carné a entrepris la réalisation de *Quai des Brumes*, d'après le roman de Pierre Mac Orlan. Interprétation de première qualité : Jean Gabin, Michel Simon, Michèle Morgan, Pierre Brasseur, Aimos et Louis Jouvet.

■ Jean Murat a accompli un voyage autour de la planète. Au début de février, il est arrivé à Hollywood, où l'attendait Annabella. Au cours de son périple, Jean Murat a visité le Proche-Orient, Ceylan, Singapour, l'Indochine, l'Annam, une partie de la Chine, et le Japon. A Tokio, il a pris le célèbre avion China-Clipper pour traverser l'océan Pacifique. Il a profité de ses vacances pour tourner lui-même un documentaire avec sa caméra portative. Jean Murat sera de retour à Paris au cours du mois de mars. Il en repartira presque aussitôt pour réaliser, dans le grand désert africain, son prochain film : *Sahara*.

■ Michèle Morgan, la grande découverte du cinéma français en 1937, habite Boulogne-sur-Seine, près de Paris. Le film qu'elle vient de terminer avec Charles Boyer, qui s'appelait *Le Venin*, a été rebaptisé *Orage*. Il y a quelques semaines, elle est arrivée à Hollywood mais elle n'est pas engagée par une compagnie américaine. C'est un impresario qui lui a fait signer un contrat. espérant bien que les Américains n'hésiteront pas à la garder chez eux. Mais il semble bien que la jeune Michèle n'y tient pas tant que ça.

■ Michèle Morgan était très émue et aussi très intimidée à la pensée qu'elle allait tourner dans *Orage*, avec Charles Boyer qu'elle ne connaissait que de nom. Mais celui-ci ne tarda pas à l'apprivoiser . . .

Conseils Pratiques

par MYRNA LOY

Sacs et sacoches

Les dames qui font des emplettes — et y a-t-il quelque part une femme qui ne fasse pas d'emplettes ? — aiment avoir un sac grand et commode qui soit le refuge de leurs minuscules paquets. Le seul inconvénient d'un sac aussi hospitalier, c'est qu'en y plongeant la main on ne tombe jamais du premier coup sur l'objet qu'on cherche. Il serait facile de remédier en partie à cette incommodité si l'on se confectionnait trois petits sacs fermant à l'aide d'un cordon comme ceux de nos grand'mères. Ils seraient, bien entendu, de couleur différente afin qu'on puisse tout de suite les distinguer. Supposons que le sac rouge contiennent votre monnaie et vos clés ; le sac jaune, le rouge et le poudrier ; le violet, les cigarettes, les allumettes et le mouchoir. Essayez et vous verrez comme c'est commode.

Une autre innovation très pratique est celle d'avoir une pochette assez grande pour contenir un trousseau de clés et un mouchoir. Elle sera à fond noir avec des rayures de toutes les nuances et dont aucune ne dominera. De cette façon elle pourra être mise indifféremment dans n'importe quelle sacoche et avec n'importe quelle toilette. Grâce à cette pochette que vous serrerez toujours dans le même tiroir à votre portée et que vous prendrez au moment de sortir, vous ne risquerez pas de vous passer de vos clés, ni d'être obligée de vous acheter un mouchoir en cours de route.

Fragilité de la peau

La peau n'aime pas les changements de température. C'est dire que durant les longs hivers l'épiderme est soumis à de rudes épreuves puisqu'il passe brusquement d'une maison surchauffée à l'air le plus glacial. Nombreuses sont alors les femmes qui s'affligent d'avoir des bouffées de chaleur au visage, les pommettes congestionnées, le nez rougi. D'autres, au contraire, sont violettes de froid. Dans l'un ou l'autre cas le maquillage ne suffit pas à masquer ces légers défauts qui vous avertissent que vous n'êtes pas en aussi bonne santé que vous le pensez. Un visage pâle indique la mauvaise circulation du sang et parfois des troubles neuveux pour lesquels il ne serait peut-être pas inutile de consulter un médecin.

Une figure trop colorée, surtout à l'issue d'un repas, vous avertit de veiller à votre régime alimentaire. Abstenez-vous de mets trop nourrissants, trop riches, surtout le soir. Mangez lentement et faites tous les jours une promenade au grand air.

Nettoyage de l'aluminium

Il est préférable pour toute batterie en aluminium de ne pas employer de cristaux, mais de laver simplement à l'eau bouillante. Ensuite, une composition d'eau douce, de borax et d'alcali remettra tout en état. On préconise aussi un mélange d'huile d'olive et d'alcool. Agiter très fort avant de frotter les casseroles avec cette solution.

MYRNA LOY

Nettoyage de l'étain

Si vos étains sont anciens, ne les nettoyez que très légèrement. S'ils sont très sales, faites bouillir les objets dans de l'eau qui contiendra des cristaux de soude et de la cendre. Frottez ensuite avec une peau de chamois fine.

Les taches d'œufs

Les couverts d'argent tachés par les œufs reprennent immédiatement leur éclat en les frottant avec du sel fin humide. Vous les laverez ensuite dans de l'eau de savon chaude.

Les taches de café

C'est toujours sur une nappe propre immaculée, qu'on fait les plus vilaines taches. Les taches de café désolent particulièrement une maîtresse de maison soigneuse. Il n'est pas besoin, cependant, d'envoyer à la lessive une nappe tachée de café. Il vous suffit de frotter la tache avec de la crème pure, de rincer à l'eau tiède et de repasser à l'envers.

Entretien des cristaux

avec des morceaux de pommes de terre crues, pelées au préalable. Couper des morceaux très minces pour les flacons et ajouter un peu de papier buvard au cas où ils seraient très sales.

Le nickel roullié

Si vous avez des objets de nickel rouillés, ne désespérez pas de leur rendre leur éclat. Armez-vous d'abord d'un peu de patience, puis : graissez l'objet, laissez-le à l'abri de la poussière pendant quelques jours. Reprenez-le, frottez-le avec un chiffon imbibé d'ammoniaque. Cette opération doit suffire . . . Cependant, si les taches persistent, frottez-les rapidement à l'acide chlorhydrique, lavez tout de suite et essuyez. Polir ensuite avec du tripoli très fin.

Entretien des plats émaillés

Vous jetez une poignée de cendre de bois dans le récipient avec de l'eau. Vous laissez séjourner. Ensuite vous n'avez plus qu'à rincer à grande eau. Cristaux et savon noir réussissent aussi fort bien.

En février
F R A N C E - F I L M
présente

Au CINEMA DE PARIS

ABUS DE CONFIANCE

avec Danielle Darrieux, Charles Vanel. (Voir le scénario page 44).

•

LA CITADELLE DU SILENCE

avec Annabella, Pierre Renoir, etc.

•

Au ST-DENIS

LA BATAILLE SILENCIEUSE

avec Kate de Nagy, Pierre Fresnay. (Voir le scénario page 50).

•

LA CHASTE SUZANNE

avec Meg Lemonnier, Raimu et Henry Garat.

•

UN CARNET DE BAL

avec Marie Bell, Harry Baur, Pierre Richard-Willm, Fernandel, Raimu, Louis Jouvet, Pierre Blanchar, etc.

•

SCANDALE AUX GALERIES

avec Pierre Larquey, Jules Berry.

•

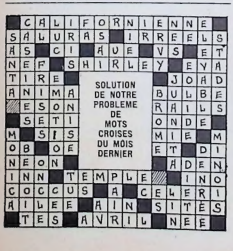
JENNY

avec Françoise Rosay, Lisette Lanvin, Albert Préjean.

•

IGNACE

avec Fernandel et une troupe d'excellents interprètes.



LES MOTS CROISES DU "FILM"

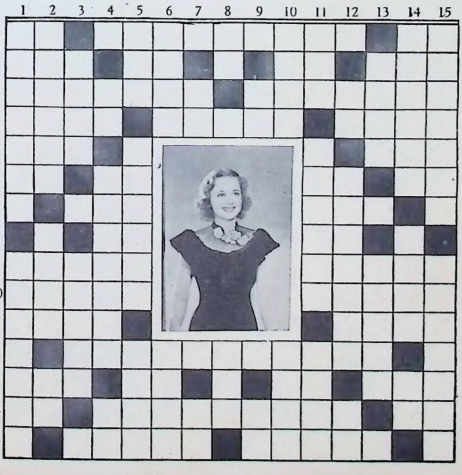
Problème No 7

HORIZONTALEMENT

1. Considéré, accueilli. — Etablissement où l'on prépare les farines destinées au commerce. — Préfixe.
2. Levant, orient. — Connaissance d'une chose. — Article espagnol. — Manguier du Gabon.
3. Gâteau feuilleté. — Pleines d'animation.
4. Fils de Pandion. — Ville natale de notre vedette. — Ch.-l. de c. arr. d'Abberville.
5. Possessif. — Lettres de Flint.
6. Pronom personnel. — Article simple. — Adverbe de lieu. — Préfixe privatif.
7. Sable caillouteux. — Mot arabe signifiant fils.
8. A moitié (inv.). — Versus (abr.).
9. Astronome et opticien italien, né à Modène. — Pied de vers composés d'une brève et d'une longue.
10. Famille noble de Gênes. — Professeur de théologie à l'Université de Paris.
11. Tache blanche sur la cornée de l'œil (inv.). — Qui appartient à la bouche.
12. Nom de notre vedette.
13. Petit poème lyrique. — Préfixe. — Pronom personnel. — Une des Cyclades.
14. Possessif. — Tribu des graminées. — Interjection qui sert à appeler.
15. Boisson fermentée avec de l'orge et du houblon. — Fondateur de la dynastie des Arpadiens.

VERTICALEMENT

1. Personne qui diverse les autres (fig.). — Tumeur bénigne.
2. Qui a été employée. — Souci. — Particule qui donne plus de force à l'affirmation ou à la négation.
3. Adverbe qui marque le superlatif. — Rescrit donné par le sultan de Constantinople.
4. Pronom personnel. — Caractère laïque. — Inflammation des synoviales du poignet (méd.).
5. Préfixe signifiant égalité. — Rôle de notre vedette dans *Le songe d'une nuit d'été*. — Pâle, maigre.
6. Partie du jour. — Ingénieur français, né à Muret (1841-1925).
7. Partie dure du corps (inv.). — Vu le jour.
8. Possessif. — Nom de deux chaînes de montagnes.
9. Nom vulgaire des mammifères du genre bradype. — Démonstratif.
10. Ville célèbre par les divorces des artistes du cinéma américain. — Attacher avec un lien.
11. Rivière de l'Asie centrale. — Prénom de notre vedette. — Ville de Syrie.
12. Possessif. — Fils de David. — Possessif.
13. Germe (fig.). — Jour de la semaine.
14. Théologien français né dans le Vexin (1603-1691). — Roi de Juda. — Interjection, qui marque la surprise.
15. Madrier épais et peu large. — Enfoncer dans les sables mouvants.



Au Saint-Denis, en février

La Bataille Silencieuse

Réalisation de Pierre Billon, d'après le roman de Jean Bammart, "Le Poisson chinois". Edition Pathé - Consortium - Cinéma.

Dans cette anse déserte de la côte adriatique, une nuit, un cargo avait débarqué des caisses d'armes à destination des Balkans. Naturellement, le Quai d'Orsay en avait été averti, car il y a toujours quelqu'un placé au bon endroit pour le renseigner dans ces cas-là. Et aussitôt cette nouvelle donna lieu à une conférence fort importante. On savait que les exilés bulgares réfugiés à Paris étaient en rapports suivis avec des marchands de canons et de munitions. Il était facile d'en conclure que les armes débarquées allaient être utilisées au cours d'un putsch à la frontière. On redoutait, à juste tire, les conséquences de cette entreprise. C'était peut-être une guerre balkanique proche, et, en se souvenant de la dernière, cela devenait un danger de guerre mondiale. Que faire ? Précisément, le ministre des Affaires étrangères bulgare se trouvait en Serbie pour signer un pacte d'amitié. Qui sait si on ne complotait pas un attentat contre lui. Le directeur des Affaires étrangères fit venir le colonel Benoit, un homme fort au courant des affaires balkaniques, et il lui expliqua ce qui s'était passé sur le côté adriatique avec maints détails.

— C'est intéressant, fit le colonel.

— Pourriez-vous vous charger de voir ce qu'il en est ?

— C'est entendu, fit l'officier ; mais à une condition, c'est qu'on ne dise pas un mot à la presse.

— Naturellement.

Mais une indiscrétion s'était produite, comme il arrive fort souvent, et le directeur du grand quotidien *la Nouvelle* fit appeler son meilleur reporter, Mericant.

— J'ai quelque chose pour vous, dit le directeur.

— Ah ! patron, qu'est-ce que c'est ?

— Vous allez partir pour Sofia.

— Sans blague !

— Sans blague, et tout de suite, dit le directeur. Passez à la caisse et ne perdez pas votre temps.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria Mericant.

Il était tout joyeux ; c'était un excellent reporter qui ne pouvait tenir en place, et l'idée de partir le comblait de bonheur. Et le voilà bondissant dans l'escalier avec tant d'empressement qu'il glissa et se cassa la jambe.

— Pas de chance, murmura-t-il.

Il était désolé, et le directeur n'osait lui en vouloir, car il savait que le brave garçon souffrait plus de son reportage manqué que de sa jambe. Mericant fut transporté dans une clinique, et le directeur décida d'envoyer à sa place le jeune Bordier, du service d'informations, un garçon assez rêveur, plus littérateur qu'homme d'action. Mais il n'avait pas le choix. Bordier était en train de surveiller l'installation de son petit appartement que décorait une jeune artiste étrangère, Draguicha Prokof, quand on l'appela au téléphone. C'était le directeur qui lui annonçait la bonne nouvelle. Bordier était atterré. Il ne ressentait aucune envie de voyager depuis qu'il avait fait la connaissance de Draguicha.

Il aurait voulu épouser cette jolie fille ; mais celle-ci se contentait de ses compliments, ne voulant pas s'engager plus avant. Bordier venait de lui donner rendez-vous pour dîner quand il reçut l'ordre de préparer son départ pour Sofia.

DISTRIBUTION

Kate de Nagy .. .. *Draguicha*
Pierre Fresnay .. .. *Bordier*
Michel Simon .. .. *Sauvin*
Abel Tarride .. .. *Colonel Benoit*
Ernest Ferny .. .. *Mericant*
Alerme .. .. .. *Le directeur du journal*

Il ne pouvait pas refuser, sans quoi il aurait perdu son gagne-pain et il n'avait pas de fortune. Il essaya bien de dire au directeur qu'il ne pouvait partir tout de suite parce qu'il n'avait pas de passeport ; mais cette objection ne fut pas prise en considération.

Il prit sa valise et se dirigea vers la gare, et quelle ne fut pas sa surprise, en montant dans le Simplon-Orient Express, de rencontrer un de ses camarades des Hautes Etudes commerciales, un nommé Sauvin surnommé le Poisson chinois, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

A la frontière italienne se produisit un incident très différent de ceux que redoutait Bordier. Une jeune femme venait de monter dans le train, et celle-ci n'était autre que Draguicha, plus mystérieuse que jamais.

Heureusement, le Poisson chinois, ce personnage truculent et inquiétant, ne devait pas demeurer inactif. Il avait surpris une conversation entre Bartoff et Sanneman à laquelle avait pris part Draguicha. Au ton de la jeune femme, il s'était rendu compte qu'elle était terrorisée par les deux voyageurs, et il entendit que ceux-ci lui dictaient des ordres. Ces ordres étaient rien moins qu'un complot qui avait pour but de supprimer un ministre qui devait monter à Belgrade. Si cet acte de terrorisme réussissait, c'était presque inévitablement la guerre entre deux pays balkaniques et la paix du monde était menacée. Il y avait là de quoi réfléchir. D'autre part. Bartoff et Sanneman avaient préparé un coup de main à la frontière où ils devaient faire passer une grande quantité d'armes et de munitions en contrebande ; mais le Poisson chinois avait décidé que l'attentat n'aurait pas lieu. Bartoff et Sanneman avait remis à Draguicha une mallette dans laquelle se trouvait une bombe ; grâce à Sauvin, celle-ci ne devait pas accomplir son œuvre de mort.

De son côté, Bordier, en se promenant dans le wagon, avait aperçu Draguicha, et là, au lieu de se montrer surpris de la voir, il lui fit une déclaration d'amour. Elle n'était pas rebelle et il en était fort heureux. Sauvin qui, décidément, savait beaucoup de choses, apprit à Draguicha que son père, un ancien ministre emprisonné par le nouveau gouvernement, venait d'être gracié. Tout s'annonçait pour le mieux ; pourtant il fallait liquider la tentative des aventuriers à la frontière ; Sauvin, blessé au cours d'une lutte dans le couloir du wagon, tomba sur la voie, mais fut recueilli par un paysan qui lui sauva la vie ; c'est alors que Draguicha et Bordier se trouvèrent, par un concours de circonstances inattendues, obligés de jouer le rôle de Sauvin. Car il savait maintenant que le Poisson chinois était un agent du Deuxième bureau français dont la mission était d'éviter à tout prix des complications aux Balkans. La paix du monde était à ce prix. Et, après maintes péripéties dans la montagne et une lutte avec des contrebandiers puissamment armés, Draguicha et Bordier purent seconder l'action du Poisson chinois, qui avait, une fois de plus, dans une bataille silencieuse, gagné la paix de l'Europe. Par la même occasion, Draguicha et Bordier avaient gagné leur bonheur.

LA BOITE AUX LETTRES

Notre collaborateur "Le Curieux" a subi, comme tout le monde, les méfaits de la grippe. Aussi, il se voit forçé de retarder ses réponses aux nombreuses questions de ses correspondants. Dans son prochain numéro, "Le Film" donnera plus d'espace à "La boîte aux lettres" de façon de satisfaire ses lecteurs dans le plus bref délai possible.

ANN
SOTHERN

LA REVUE POPULAIRE

N'est-ce pas dans les romans, plus encore que dans la vie, hélas ! que se trouvent les plus beaux drames et les histoires d'amour les plus passionnantes ? Pour vous faire oublier la monotonie de la vie quotidienne, rien ne vaut un beau roman d'amour... et c'est dans LA REVUE POPULAIRE, inconstestablement, qu'on trouve, chaque mois, les plus intéressants.

OFFRE SPECIALE: $2.00 POUR 2 ANS

COUPON D'ABONNEMENT

Je désire profiter de votre offre d'abonnement (pour le Canada seulement) à LA REVUE POPULAIRE au prix exceptionel de $2.00 pour DEUX ANS.

Nom .....

Adresse .....

Les Publications
Poirier, Bessette & Cie. Limitée
975, rue de Bullion. Montréal

DEANNA DURBIN

LE FILM

EST EN VENTE, CHEZ TOUS NOS DEPOSITAIRES, LE DEUXIEME SAMEDI DU MOIS

LE FILM

est le magazine de cinéma le plus répandu au Canada français et celui qu'il faut lire pour être bien renseigné sur toute la production des studios de PARIS, LONDRES et HOLLYWOOD.

"LE FILM" A SES CORRESPONDANTS ETABLIS A PARIS ET A HOLLYWOOD — deux journalistes canadiennes - françaises, — qui tiennent le lecteur au courant des toutes dernières nouvelles des studios.